



5 CENTS

28 mai 1938

LE JOUR

Indépendant politique, littéraire et artistique

Directeur: Jean-Charles Harvey

Administration et rédaction, 180, rue Ste-Catherine est (suite 44), Montréal — Tél. *PL. 8471

Aussi longtemps
qu'elles choses iront
systématiquement
mal, je continuerai
systématiquement
à dire qu'elles ne
vont pas bien —

Henri ROCHEFORT

Des salaires raisonnables?

Qu'il faille des lois pour amoindrir l'exploitation de l'homme par l'homme, rien n'est plus certain. Nous connaissons trop de cas révoltants, où des êtres humains n'ont pas même l'état confortable et la ration quotidienne des chevaux de trait et des vaches à lait pour ne pas désirer ardemment l'intervention énergique des législateurs.

Prenons garde pourtant qu'il y ait loin de la théorie à la pratique. Et c'est ici qu'on touche du doigt l'extrême difficulté des lois sociales. Louable en principe, la Loi des salaires raisonnables, fera du bien à quelques-uns et du mal à plusieurs. Une foule d'entreprises déficitaires seront forcées, à cause d'elle, de jeter dans la rue des centaines, peut-être des milliers d'employés dont elles n'ont pas un besoin absolu. Aucune loi ne peut empêcher les patrons, à moins de supprimer d'un trait l'initiative privée, de pratiquer chez eux les économies qu'ils jugent nécessaires. En outre, les salaires d'une foule d'employés, plus fortement rémunérés que d'autres, pour leurs états de service et leurs capacités, seront diminués par le jeu des compensations: ce sera une gifle à la compétence et un mauvais frein à de légitimes ambitions.

En résumé, dans l'état actuel des choses, il est impossible d'appliquer, sans amendements multiples et fréquents, une loi générale des salaires raisonnables. Il n'y a, dans ce domaine, que des cas particuliers, et le législateur se verra forcé de les traiter comme tels. L'avenir se chargera de démontrer que j'ai raison.

J'ai actuellement sous les yeux le texte de cette loi. Ce texte illustre d'un éclat lamentable certaines hontes de notre régime. J'y lis entre autres que les institutrices et institutrices recevront les minima suivants, dans toute la province de Québec: \$300 par année avec logement gratuit; \$400 sans logement. Vous avez bien lu: \$300 et \$400 par an pour préparer "l'avenir de la race". (1)

En regard de cette pitance, les employés de garages recevront, au taux de la même ordonnance, de \$700 à \$1,250 par année, suivant les zones.

Les garçons ou filles de table, valets ou filles de chambre, serveurs des buvettes ou cabarets, conducteurs d'ascenseurs recevront \$455 à \$560 dans les zones I et II.

Les cuisiniers auront de \$700 à \$840; les garçons qui versent à boire, tous les barbiens, \$700; les marmittiers (peleurs de pommes de terre) \$340 à \$700; les employés de bureaux, sténos, copistes, teneurs de livres, etc., auront de \$420 à \$780.

Maintenant, tenez-vous bien! Le cirque de hôtesses des zones III et IV recevra un minimum de \$310, soit \$10 de plus que la maîtresse d'école logée. Le petit chasseur d'hôtel, le gilet rouge minuscule, qui crie votre nom à tout vent, quand votre petite amie vous appelle au téléphone, aura juste \$20 de moins que l'institutrice.

Tous ces minima sont peu élevés. Plusieurs sont même si bas qu'ils ne permettraient pas à un rat de vivre gras. Mais ce qu'il y a d'absurde, pour ne pas dire immoral, en tout ceci, c'est que la catégorie de travailleurs la moins payée soit justement celle sur laquelle repose tout l'avenir d'un peuple: c'est que le diplômé de l'école normale reçoive moins que le cirque de bottes. Je n'invente pas ces chiffres: je les prends dans l'ordonnance officielle.

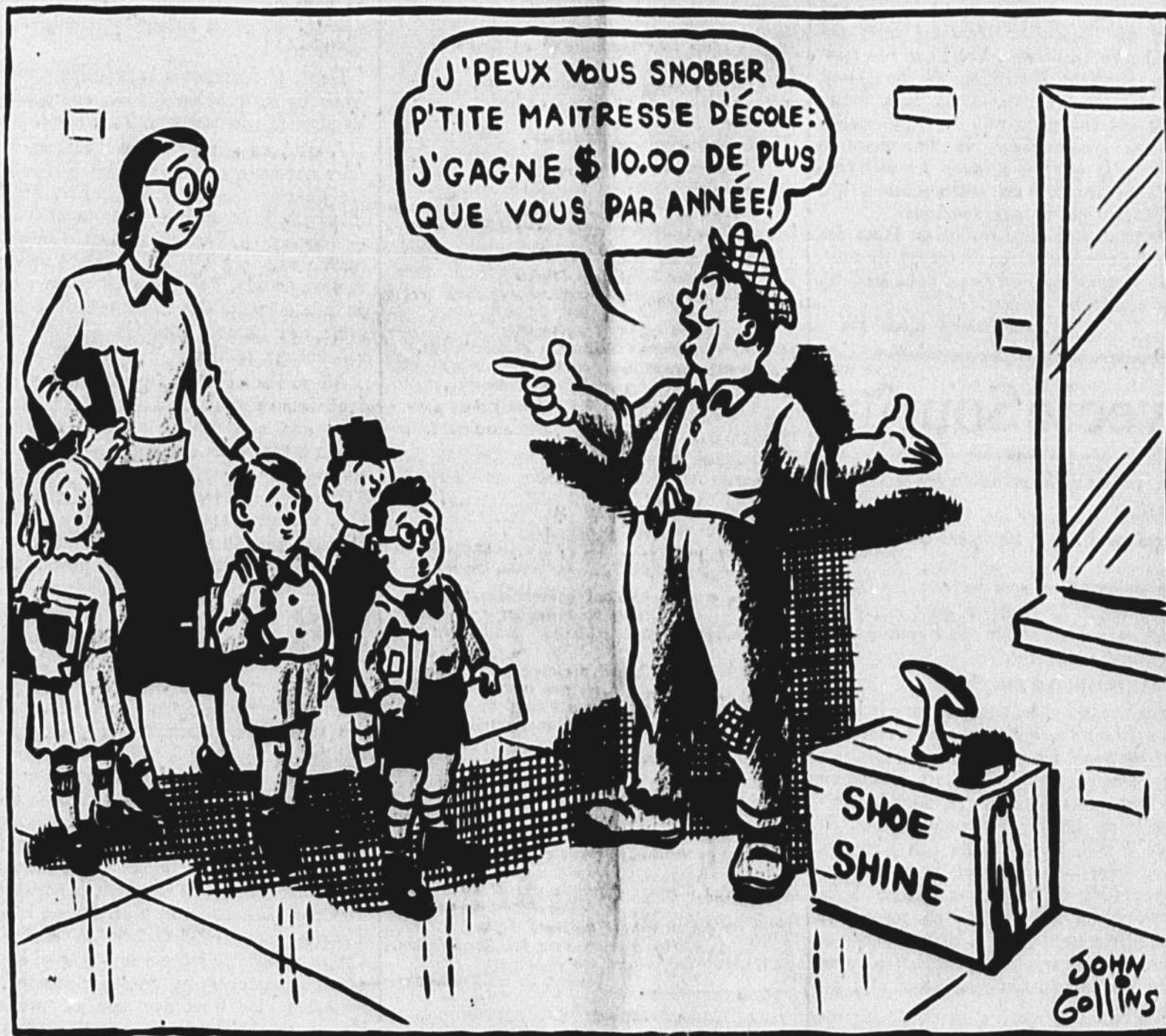
Une seule conclusion s'impose, et nos législateurs le savent fort bien, eux qui n'ont pas le courage de leurs opinions et qui violeraient toutes les lois de la conscience humaine plutôt que de risquer de perdre un avantage électoral: il faut un ministère de l'Instruction publique et l'école gratuite et obligatoire. Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, on en viendra là par la force des choses. Quand le peuple aura subi assez d'épreuves et qu'il ouvrira les yeux avec épouvante sur ses erreurs passées, c'est lui qui exigera la réforme.

En résumé, la Loi des salaires raisonnables est excellente dans son principe et impossible dans une foule de cas. Elle souffre trop d'exceptions. Le gouvernement s'en est exempté lui-même. Les employés de fermes n'y sont pas soumis: c'était, dit-on, trop difficile. Mais c'est non moins difficile ailleurs. Il existe, sur certaines fermes, du Cap Tourmente à l'Outaouais, des Cantons de l'Est à Percé, des conditions qui exigeraient au moins une enquête sommaire. Là serait l'utilité de l'Office des salaires: la recherche constante des cas particuliers où l'Etat pourrait intervenir afin de supprimer des abus.

En somme, les deux meilleures lois du travail qui soient sorties du Parlement de Québec sont: la loi de compensation des accidents et celle des conventions collectives. Les conventions collectives, qui permettent aux patrons et employés de s'entendre, quant aux salaires, pour un temps déterminé, et les comités paritaires, dans lesquels dis-

(1) — Ceci ne s'adresse pas au gouvernement actuel, car la question des salaires du personnel des écoles se pose depuis toujours.

LES SALAIRES RAISONNABLES



Une leçon de choses

BILLET

Un peu de joie

O le doux soir, le soir léger, le bleu profond, piqué d'étoiles jaunes!

On boit une liqueur infecte de cola, et l'on croit que c'est du champagne, Car c'est de l'air qu'on boit, l'air capiteux qui saoule les érabes!

Les enfants de la rue, peau rousselée, mains sales et gilets troués,

Me regardent de leurs yeux cupides et mutins: "Eh! daddy, tu nous paye pas la traite!"

Où, chers petits morveux qui voulez vivre, saccageurs de vergers, voleurs de pommes vertes et de fleurs parfumées,

Buvez à ma santé, à la santé du soir de mai, à la santé de l'amour qui vous a faits par une belle nuit!

Rodeurs des rues étroites et gibiers de potence, pauvres produits de la misère et des vices involontaires,

Cruels, sensibles, généreux, braves et querelleurs, bois dont on fera peut-être des génies ou des gangsters,

Soyez heureux une minute! Pour quel-
qu'un qui veut l'être, soyez-le crânement,

Et dites-vous que rien au monde, entendez-vous, rien ne rend si fier qu'un geste de bonté!

Les gamins boivent comme des hommes une liqueur inoffensive que je leur ai donnée.

"Tu es un prince, dit l'un d'eux. Donne-moi ton adresse!"

Et l'autre tout en clignant de l'oeil: "C'est pour qu'on te porte des beaux lilas... Une grande brassée!"

Il a pensé à ça, le petit aux yeux bleus, celui qui me semblait le plus "roffe" de la gang.

Sous la guenille sale qui cache ta poitrine, il y a quelque chose qui bouge et qui te sauvera, petit: le sentiment de la beauté. Une fleur qui sent bon!

Un troisième me souffle à l'oreille, tout bas: "Les fleurs, on ira les voler pour toi!"

Un quatrième: "On sait comment traiter le gros chien policier... Et plus tard dans l'été, c'est des pommes que t'auras!"

J.-Ch. H.

cutent ensemble les représentants du capital et du travail, sont des institutions indispensables et presque parfaites. Elles dépassent de beaucoup en efficacité et en garantie de paix sociale la loi des salaires déraisonnables.

L'expérience nous enseigne que l'intervention trop fréquente de l'Etat dans les relations entre le capital et le travail est une cause de désordre et de mécontentement général.

Jean-Charles HARVEY

• AVEC LE SOURIRE •

La petite purge d'Adrien Louis Dantin et Léon Bloy

Le nazisme montréalais est en danger. Le führer Adrien Arcand, célèbre Rose-Croix et non moins célèbre croix swastica, a posé son premier acte dictatorial en expulsant de sa sacro-sainte corporation swastacaine le pesant docteur Lambert et quelques-uns de ses lieutenants les plus précieux.

Ils n'étaient que quelques centaines d'adhérents actifs (en dépit de la ridicule vantardise marseillaise des 80,000) et voilà que la chicane divise la petite famille.

Le führer montréalais, dont le portrait, paru dans des journaux canadiens et américains donne l'illusion de la folie avancée, ne sait peut-être tout ce qu'il perd en perdant son volumineux médecin. Par là lui venait une certaine finance. Lambert a des amis chez des bourgeois qui gobaient ses théories. Les amis casquaient pour des sommes plus ou moins rondielettes. Ils ne casqueraient probablement plus... A moins que Lambert ne forme l'aile gauche du nazisme montréalais.

Le médecin naziste a de la vie, c'est sûr. Son don de paraître, de gueuler haut et ferme, de faire du cabotage un peu partout pouvait entraîner certains éléments. Arcand n'a rien de ces dons. Il n'a ni éloquence, ni magnétisme, ni apparence. Il n'a que son grain de folie et sa manie des grandeurs. Et cela ne suffit pas. Vraiment, c'est un rude coup que reçoit là le nazisme montréalais.

Nos dictateurs en "draft" ont la purge facile. A peine sont-ils quatre ou cinq dans une affaire, qu'ils songent à faire maison nette. A Québec, il y avait un parti fasciste, non pas hitlérien, non pas adrien ou aryen, mais mousselinien. Le chef était un petit homme — les dictateurs ont la taille petite et ont souvent la manie des grandeurs et de la persécution — autoritaire comme un coq de village et vaniteux comme un paon. A un moment donné, il est froissé dans son autorité et "sacre" à la porte les deux seuls de ses collaborateurs qui avaient du talent. Morale: il ne faut pas avoir de talent, quand on loge à l'enseignement fasciste.

Depuis, le petit fessiste québécois court de ridicule en ridicule. Il est jaloux de tous ceux qui réussissent et se promet bien de se venger, une fois que ses troupes d'assaut (composées d'une dizaine de soldats bien exercés) lui auront donné le pouvoir.

★ ★ ★

Pauvres livres!

La bibliothèque Saint-Sulpice n'existe plus. Elle était passablement morne et oubliée, depuis sa fermeture, mais elle donnait encore asile à un certain nombre de passionnés du livre. Des initiés y trouvaient parfois un refuge et un enseignement.

C'est le sort de notre province de n'avoir pas le culte des livres. Les statistiques nous révèlent que notre population lit beaucoup moins que celle des autres parties du pays. Et nos bibliothèques disparaissent les unes après les autres.

La campagne commencée par Berthelot Brunet contre le "culte" de Léon Bloy me paraît si opportune et si nécessaire que je viens d'envoyer à l'*Avenir du Nord* une lettre d'adhésion à ce démolissage. Je trouve que les Canadiens sont bien assez crédules et fanatiques sans qu'on leur monte la tête de nouvelles hallucinations. Léon Bloy est un phénomène certainement très curieux, et pour qui j'ai moi-même une admiration esthétique très vive; mais ce n'est pas ici une question d'art: ce sont des idées impossibles qu'on glorifie: c'est un caractère veule qu'on exalte et pose en modèle: cela avec un luxe d'affirmations en l'air, d'insultes pour contradicteurs, qui vraiment appellent des protestations résolues. Je résiste à Léon Bloy, prophète et guide des temps nouveaux, comme je résisterai au grand chrétien Verlaine, et à tout autre clan de bohèmes pour qui la "conversion" n'est qu'un prétexte à lyrisme, même s'ils l'imaginent bien sincère. J'aime leur lyrisme pour lui-même, non pour ce qu'il nous veut: il ne sait pas lui-même ce qu'il veut...

Si Berthelot Brunet voulait m'en croire, il s'en tiendrait surtout à ce point de vue et ne s'attaquerait pas trop fort à l'écrivain, au polémiste, au poète, à tous les côtés littéraires du personnage et de son oeuvre. On peut trouver, n'est-ce pas, que Louis Veillot écrit comme pas un, et lui trouver une tête très étroite? Que Léon Daudet sait le français, bien que ce soit un pitre? Et de même Léon Bloy, ivrogne visionnaire, peut avoir écrit des pages rares et peut-être uniques. Pourvu qu'on ne le mette pas sur l'autel, on peut lui laisser au musée une assez bonne place.

Louis DANTIN

★ ★ ★

Qu'en pensent nos fascistes?

Nos petits hitlériens en herbe et nos admirateurs locaux de Benito l'Africain ont assez coutume de poser ici aux défenseurs de la foi... Ils aiment nous présenter leurs deux surhommes, comme les protecteurs de la religion et peu s'en faut qu'ils fassent des saints de ces sanglantes crapules... Ce serait tordant si ce n'était sinistre.

Voyons comment saint Adolf se comporte à l'égard de nos coreligionnaires. Je ne reviendrai pas aujourd'hui sur les vexations sans nombre qui leur ont été infligées avant l'Anschluss, ni sur celles qu'ont connues les catholiques autrichiens depuis l'absorption brutale de leur patrie. Je ne veux que relever cette nouvelle preuve de haine:

"Le gouvernement allemand a formellement interdit aux catholiques (allemands et

(Suite à la page 2)

Regard sur l'Europe

Les pièces sont ainsi disposées aujourd'hui sur l'échiquier européen qu'on ne saurait dire vingt-quatre heures à l'avance si demain nous apporterons quelque crainte nouvelle ou bien une raison d'espérer.

Les yeux du monde sont à présent tournés vers la Tchécoslovaquie. On en oublie pour un moment le conflit sino-japonais, l'invasion italo-allemande de l'Espagne, la rupture des pourparlers de paix entre Paris et Rome... C'est qu'on s'attend à ce que se produise en ce petit pays de l'Europe centrale l'événement dont dépendra la paix immédiate de l'Europe et, partant, du monde. Selon l'adresse et le doigté avec lesquels sera exécuté la prochaine manœuvre, la tension internationale s'apaisera ou le feu prendra aux poudres.

L'admirable décision dont a fait preuve le gouvernement tchèque à l'égard des réclamations de Berlin montre assez que Prague ne sera pas une seconde Vienne. La fermeté de la France, l'intervention — plus opportune qu'on eût espéré — de la Grande-Bretagne et la solide amitié russe constituent autant de facteurs de succès pour la réussite de la Tchécoslovaquie à sauvegarder son intégrité territoriale et son autonomie politique. Le leader des Sudètes, Konrad Henlein, s'est même plaint de ce que l'attitude énergique du gouvernement de Prague lui ait fait perdre de son prestige auprès de ses propres partisans.

Berlin a pris prétexte de l'incident de frontière où deux Allemands des Sudètes ont perdu la vie pour menacer la Tchécoslovaquie, l'accuser de provocation; mais il est probable que l'appui franco-russe — et probablement anglais — dont se prévaut le petit Etat retiendra Hitler d'envahir le territoire tchécoslovaque, ainsi que de toute attaque directe. Ce qui est plus à craindre, c'est qu'à la faveur des entretiens de Henlein avec le premier ministre Milan Hodza, les nazis ne préparent une rébellion armée. On assure en certains milieux tant français que tchèques que le gouvernement de Prague tient la preuve que la minorité allemande de la Tchécoslovaquie emmagasine du matériel de guerre qui lui vient d'Allemagne.

Mais il est permis de croire qu'en cette occasion, l'Angleterre travaillera avec la France dans le sens de la paix, et que les deux puissances ne souffriront pas d'ingérence étrangère en Tchécoslovaquie dans le but de faire de ce pays une nouvelle Espagne.

Les résultats des élections municipales de dimanche n'ont pas apporté de surprise. On pouvait les déduire à l'avance. La minorité allemande, ses sentiments raciaux exaspérés par une propagande chauffée à blanc, intimidée aussi par la perspective d'une intervention du Reich qui les rattacherait au grand "paradis" national-socialiste et tenant en ce cas à se ménager à l'avance les sympathies du Führer, a voté en bloc pour le nazisme. La vaste majorité du peuple tchèque a donné son vote au grand parti national tchécoslovaque socialiste (qu'il ne faut pas confondre avec le parti national-socialiste hitlérien, auquel il est bien antérieur). Enfin, on note une large proportion de votes communistes. Cela n'indique aucunement que les braves bourgeois ou les paisibles ouvriers qui les ont accordés se préparent à faire la révolution ou désirent l'établissement chez eux du marxisme. Ce n'est pas en faveur du communisme qu'ont voté les Tchèques, mais bien pour l'appui de la Russie. Il n'est que naturel que le petit peuple slave, entouré de nations germaniques hostiles, se tourne vers le géant slave et se place sous sa protection. Passé le danger, on verra les Tchèques revenir aux sentiments modérés dont ils ont toujours donné la preuve.

Pour ce qui est des réclamations de la minorité allemande des Sudètes, elles sont exagérées. On voudrait tout simplement que Prague se laissât dicter sa politique extérieure par Berlin. C'est inadmissible. Pour ce qui est de la façon dont jusqu'ici on a traité en Tchécoslovaquie cette minorité, elle était satisfaisante au point que les Tyroliens allemands ont toujours envié la liberté que laissait Prague aux Allemands des Sudètes. Voici quelques extraits d'une lettre écrite par un Tyrolien allemand, aujourd'hui sous le régime fasciste, qui ne manque pas d'éloquence:

"Nous entendons par la T. S. F. nazie, et nous lisons dans la presse nazie, bien des diatribes sur les injustices que les Tchèques commettent, dit-on, sur les Allemands des Sudètes. Pourquoi parlent-ils tant des Allemands des Sudètes et jamais de nous?"

"Autrefois, nous avions 700 écoles allemandes au Tyrol. Or, depuis que Mussolini est au pouvoir, toutes les écoles allemandes du Tyrol ont été brutalement supprimées. En Tchécoslovaquie par contre, il y a des milliers d'écoles communales allemandes, des écoles secondaires et professionnelles allemandes, plus deux écoles polytechniques allemandes et une Université allemande. Parmi toutes les minorités nationales de l'Europe, la minorité allemande en Tchécoslovaquie est la seule qui dispose d'écoles secondaires où l'enseignement est donné dans sa propre langue. La population allemande de la démocratie tchécoslovaque est à même de maintenir le germanisme parmi les jeunes. Nous, sujets de l'Italie fasciste, ne le pouvons pas.

"Bien que, au Tyrol, la population de langue allemande constitue la majorité écrasante de pres-

Charles HAMEL

(Suite à la page 2)

Le festival Les dieux nous parlent

Le festival de Saint-Laurent aura lieu la semaine prochaine. A partir du 30 mai, trois soirées merveilleuses! Il est des instants où, croirait-on, les dieux nous parlent. Ce sont ceux où quelques-uns des grands génies de l'humanité, interprétés par le cœur des artistes, évoquent, par la musique qu'ils ont créée, un monde de pensée, de joie et de douleur, un écho de l'infini.

Il suffit de citer la Messe en Re de Beethoven, les scènes d'église de "Parsifal" de Wagner, la Passion selon saint Mathieu, de Bach et des cantates de ce dernier, pour donner une idée de la qualité du programme que l'on exécutera dans la chapelle du collège de Saint-Laurent.

Et puis, nommons le directeur, M. Wilfrid Pelletier. Voilà un compatriote à qui nous sommes redevables de la création d'un centre musical à Montréal. C'est grâce à lui et à l'appui de quelques-uns des nôtres que nous avons, chez nous, des concerts symphoniques qui en valent la peine. Nous n'avions pas d'orchestre symphonique. Nos efforts musicaux se perdaient et s'émettaient dans un certain désordre; nous avions des talents, mais aucune cohésion. Tout cela manquait de chef. Il en est en musique comme en politique: il faut une direction. Nous avons des musiciens remarquables; ils n'avaient pas d'initiative. Ils méprisaient même l'ac-

tion. Nous en avons connus, parmi eux, qui se contentaient du rôle de critiques et de pourfendeurs et qui n'auraient jamais daigné faire descendre dans la foule avide de beauté le frisson sacré. Ils avaient l'égoïsme de l'habitant des tours d'Ivoire.

Pelletier est venu. Reconnu par l'étranger, il avait connu le succès sur une scène plus grande que la nôtre et parmi un public plus généreux. Il n'avait pas oublié les siens. Et il a créé nos concerts symphoniques. C'est à lui que nous devons nos saisons intéressantes et aussi la formation d'un goût artistique qui, espérons-le, s'affinera d'année en année.

Jusqu'à ces derniers temps, Toronto passait pour être le centre musical le plus important du Dominion. Montréal était dépassé depuis longtemps. Voici que nos symphonies éveillent l'attention du pays tout entier et même des Etats-Unis. Sans doute, ce n'est pas encore la voix merveilleuse de l'orchestre symphonique de Philadelphie, mais on sent qu'il y a, dans les éléments actuels, un souffle, un enthousiasme, qui porteront les nôtres aux sommets.

Le festival de Saint-Laurent est l'une des plus belles manifestations de cet art en éveil. C'est là surtout que les dieux nous parlent. Il faut savoir les écouter.

Jean-Charles HARVEY

Regard sur l'Europe Avec le Sourire

(Suite de la première page)

que 90 pour cent, elle n'a le droit de parler allemand ni devant les tribunaux ni dans ses autres rapports avec les autorités. Par contre, dans la Tchécoslovaquie démocratique, on parle exclusivement allemand dans tous les ressorts des tribunaux où les Allemands constituent plus des deux tiers de la population.

"Les associations allemandes de la Tchécoslovaquie ont-elles le droit de faire des randonnées et de chanter leurs chants allemands? Certainement! Chez nous, au Tyrol, cela entraîne même des peines rigoureuses, et, vers la fin de l'année dernière, douze Tyroliens ont été condamnés à des peines de travaux forcés allant de trois à douze ans pour avoir chanté des chants allemands.

"Nous, Tyroliens, on nous oblige à renoncer à nos vieux noms allemands sacrés par la tradition. Toutes les familles socialement dépendantes sont mises sous pression jusqu'au jour où elles adoptent des noms italiens. Nulle part en Tchécoslovaquie, il n'existe un scandale pareil.

"Et puis le parlement! Nous n'avons pas eu le droit de présenter un candidat allemand ni, à plus forte raison, de l'être. Mais en Tchécoslovaquie, les Allemands bénéficient des droits électoraux les plus larges qui soient accordés à une minorité européenne. Dans ce domaine, en effet, ils ont tous les avantages de la représentation proportionnelle et du système des listes de candidats. Sur 15,000 communes de la Tchécoslovaquie, les Allemands disposent d'une majorité écrasante dans les Conseils municipaux de 3,500 communes. Dans cinquante autorités provinciales, sur un total de 239, ils occupent plus de la moitié des sièges. Dans la province de Bohême, plus de 32 pour cent des sièges leur appartiennent, et, en Silésie moravienne, on compte vingt-quatre Allemands sur soixante députés provinciaux au total, bien que les Allemands ne constituent que 22,8 pour cent environ de la population. Partout, dans les Conseils municipaux et dans les parlements provinciaux, mais aussi dans la Chambre des députés centrale de la Tchécoslovaquie, les députés allemands et les Conseillers allemands parlent leur langue allemande. Gare à nous si jamais nous osions en faire autant! Nous, Tyroliens, n'avons même pas le droit d'être nos propres représentants ni, à plus

autrichiens d'assister au congrès eucharistique qui aura lieu à Budapest du 26 au 30 mai.

Une ordonnance spécifie que les Allemands visitant la Hongrie vers ce temps devront se procurer d'un visa émis à titre exceptionnel seulement."

Qu'en pensent nos nazis? Et pour ceux qui en tiennent pour le bienheureux Mussolini, qui opposent toujours à l'hitlérisme persécuteur de prêtres le fascisme italien qu'on prétend favorable à l'Eglise, il est évident qu'ils n'ont pas lu, dans le journal même du Duce: le Popolo d'Italia, en date du 9 mai, l'édition où l'on s'attaque au Saint-Père — qui venait de condamner l'étalage outré de swastikas par la Ville éternelle. Nous ne pouvons en reproduire qu'une infime partie, car il est si violent et si haineux qu'il serait blasphématoire d'en produire davantage. On peut néanmoins jurer du ton:

"Nous dirons au Père de tous les catholiques qu'il est aujourd'hui très dangereux de parler de la croix du Christ et de la brandir comme une arme, et de se retrouver en compagnie d'usuriers, de Francs-Maçons et de bolchéviques, les mains vides, sans même un fouet pour chasser les voleurs du Temple.

Peut-on ensuite douter des sentiments fanatiques et anti-religieux de l'inspirateur d'une telle prose?

Qu'en pensent nos fascistes?

L'Homme du JOUR

forte raison, celui de leur faire prononcer des discours dans notre langue.

"En Tchécoslovaquie, on trouve dans les différentes autorités, entre 10 et 30 pour cent de fonctionnaires et d'employés allemands. Nous, au Tyrol, n'avons qu'à énoncer la revendication des fonctionnaires de l'Etat parlant la langue allemande, pour être certains d'être déportés aux Iles Lipari.

Il est facile de voir où justice est faite et où sévit l'injustice.

Une seule objection pouvait être opposée à l'intervention énergique des grandes puissances démocratiques France et Angleterre: le danger de déclencher une guerre mondiale — ce à quoi tout est préférable. Mais ce danger n'existe pas. La preuve en est faite, l'Allemagne n'est pas préparée. Winston Churchill le déclarait lundi soir aux députés anglais: le Reich manque d'officiers et de matériel.

Londres et Paris auraient dû se décider plus tôt à parler avec fermeté... Les affaires d'Europe ne s'en porteraient que mieux.

Les choses dont on parle

ON PARLE DE VIVRE

Vivre! C'est constater tout bonnement (que l'on respire, l'aiguil on aspire, En se faisant des choses futiles des devoirs. C'est se tromper solemment sur les grandes vérités. En les abaissant lâchement à notre portée. C'est s'appuyer sur le courage d'un autre Pour franchir les obstacles qui sont nôtres. C'est vouloir trop peu ou pas assez, En préférant finir à commencer. C'est vouloir quand on ne peut pas Et quand on peut ne vouloir pas. C'est aussi ne pas aimer son sort Et le vouloir changer pour de l'or. C'est envier le bonheur d'autrui Et le tuer s'il tend à porter des fruits. C'est garder dans son cœur des rancunes Avec une solide excuse pour chacune. C'est vouloir tout transformer en piastres Afin d'en semer partout sur ses traces. C'est vouloir posséder et posséder tout, Mais en conservant ce qu'on a surtout. C'est avoir peur de souffrir Et pas assez peut-être de mourir.

ON PARLE DE MOURIR

Mourir! C'est cesser d'être important. C'est donner la main à l'Oubli Et en finir avec le Temps. C'est voguer vers l'Infini, Et peut-être voguer longtemps. C'est perdre l'un seul coup son influence, Son argent, ses maîtresses et ses amis; C'est rendre, par sa définitive absence, Le bonheur essentiel à ses ennemis. Les uns disent: c'est affreux! Les autres disent: bravo! Et soyez heureux... Si c'est leur dernier mot.

ON PARLE DES ARMEMENTS

C'est la coquetterie d'un gouvernement Et ce n'est pas la seule assurance. On construit de grands bateaux qui boivent (de l'huile, Mais dans votre budget, ils arrivent (un peu comme une tuile. Ces armements, ce n'est pas pour faire la guerre. C'est pour montrer que vous êtes dangereux (en colère. C'est aussi pour faire preuve d'une force active. Car la guerre est toujours charmante perspective. Les gouvernements, à ce sujet, sont (comme les femmes coquettes Qui ne veulent pas avouer leur âge à leur amant. Elles ont en mains la preuve exacte de leurs (recettes: Accouchez-les d'avoir cinquante ans et elles (vous font un enfant. Dites au gouvernement qu'il n'y a pas (de danger pour les fils d'Albion, Et il vous transformera son budget en (autant de mille d'aviations.

ON PARLE DE LA DICTATURE

C'est l'art de faire gober à tout un peuple asservi Ce qu'un être intelligent tout seul ne (pourrait pas gober. C'est vouloir de ses sujets — quand (ils sont bien soumis — Leur faire admettre qu'ils vous doivent (encore d'exister. C'est se prévaloir d'un droit qu'on a trop (aisément usurpé Et s'en servir pour s'emparer de leurs pochettes. C'est craindre sans cesse qu'on pourrait (vous duper Et se prémunir contre les plus petits dangers. C'est faire croire à tous qu'on ne cache (pas de faiblesses Parce que l'on est — dit-on — l'émislaire (même de Dieu, Que son point faible est précisément sa (force maîtresse, Dont la source serait dans la force secrète (des dieux. C'est être tout seul au centre des mondes Etre grand par les autres et petit par soi-même. C'est croire qu'on dicte ses quatre volontés (au monde. Alors qu'on craint le monde au fond de soi-même. C'est une aventure qui doit avoir une fin certaine Quoique l'heure de la fin soit encore incertaine. Bref, c'est être le bon génie d'un peuple (et le mauvais génie du monde.

EPILOGUE

Finir — quand on est tout seul — par (avoir le dernier mot. En prenant bien garde qu'il ne soit pas de trop. Vous voyez que les choses dont on parle le plus Ne valent pas celles dont on ne parle plus.

Jean-Louis De VARRO

Montréal, 23 mai.

Extrait d'une causerie musicale

Si la musique peut être comparée à un temple, j'imagine que Bach en est l'Architecte, celui qui a conçu la magnifique ordonnance le tout l'édifice; Mozart, Schubert, Chopin, Franck y ont peint et sculpté les visions de leur génie. Dans cette imposante enceinte, il me semble entendre la voix immortelle du grand prophète prêchant les dogmes musicaux de l'avenir, symboles des vérités morales, philosophiques et religieuses: j'ai nommé Beethoven...

Si cela dépendait de moi, j'instituerais des fêtes que j'appellerais les Fêtes des génies! Eh bien! Oui, je réformerais le calendrier, fallut-il pour cela m'adresser au gouvernement.

Encore le gouvernement, direz-vous? Sans doute, et c'est toujours comme cela quand on veut quelque chose. "Si j'étais gouverneur" disait un enfant "je mangerais des confitures!"

Donc, je décrèterais la fête des génies. Je ferais en sorte qu'on connût, qu'on honorât les penseurs, les savants, les artistes. A côté, en marge, si l'on veut, du calendrier ordinaire où figurent les St-Louis, les Ste-Thérèse, les St-Jean-Baptiste, les Ste-Elizabeth, je ferais briller vos noms ô Dante — Mozart — Raphaël et tant d'autres qui comme vous ont fait à l'humanité un nimbe de leur pensée! Et c'est ainsi qu'on mettrait dans la mémoire des races humaines le souvenir des luteurs illustres qui les ont si vaillamment servies.

Alors, l'admiration, la reconnaissance aidant vous verriez à côté des églises, des temples, des synagogues et des monuments élevés à toutes les croyances, surgir, dédiées au culte du Beau, les salles de concert et d'étude, les musées, les bibliothèques, etc. Oui, vraiment, revisons un peu le calendrier et notre horizon s'agrandira et le baromètre individuel et social marquera plus souvent: beau et serein.

J'entends qu'on demande: Et ceux qui ne sont pas encore morts qu'en feriez-vous? Ce que j'en ferais? Eh bien! Je leur donnerais une petite chance de vivre leur vie et de figurer le plus longtemps possible sur la liste des vivants, en attendant le palmarès des Immortels!

Ecoutez cette anecdote charmante:

Le prince Esterhazy — assez bon prince (quand il ne s'agit pas des musiciens) était à l'égard de ceux-ci et notamment de son Maître de Chapelle Haydn, d'une parcimonie qui confinait à la manie. Il payait peu, il exigeait beaucoup, et il se croyait le droit d'adresser des observations au Maître. Il s'avisa un soir de reprocher à celui-ci le trop grand développement de ses morceaux, en prétextant les frais que cela occasionnait. Haydn se tint respectueusement. Mais au concert suivant, il apporta une nouvelle symphonie assez courte cette fois et les musiciens ayant reçu le mot d'ordre, on vit dans le cours du final; le flutiste étendre sa chandelle et déguerpier; le hautboisiste mettre l'éteignoir sur son lumignon et quitter l'estrade; le clarinetiste tordre une mèche et s'esquiver; le bassoniste couper ras le coton à l'aide d'une paire de mouchettes et s'écarter clandestinement; les deux cornettistes vider l'orchestre non sans avoir fait d'abord la nuit à leur pupitre; les joueurs d'instruments à cordes souffler sur bobèches respectives et s'évanouir l'un après l'autre, et le contre-bassiste, reste seul pour exécuter les mesures finales, déposer à son tour, son énorme instrument, glisser l'archet entre les cordes et la manche, donner un coup de pouce à la dernière lumière et disparaître dans l'obscurité...

Et les assistants de rire, et le prince, ô miracle! de comprendre la leçon, et le malin Haydn, de triompher modestement.

C'est délicieux, n'est-ce pas, cette idée de "souffler les bougies" pour "faire entrer les lumières dans les cerveaux!"

Mais vous ne savez peut-être pas que de nos jours l'avenir se renouvelle en sens inverse... Eh bien! oui, en certains endroits, les églises entr'ouvertes, au lieu d'économiser sur le luminaire, on prodigue l'électricité en mille gerbes, quitte, en revanche à jouer tout bonnement de l'éteignoir sur la musique et les musiciens!

Mais revenons à notre sujet. Nous parlions de l'art, de l'art, de la musique en particulier et de ceux qui à des titres et à des

degrés divers ont bien mérité de l'humanité pour la part de lumière, de force et de joie qu'ils ont mise dans le patrimoine commun.

Je me suis souvent posé cette question: Comment se fait-il qu'il y ait des personnes (même parmi les plus intelligentes) à qui la musique ne dit rien, qui l'ont même en abomination.

Pour m'expliquer la chose à moi-même, j'ai essayé (en me basant à la fois sur la psychologie et la physiologie de mes sujets d'examen) d'établir une classification des divers degrés de la vie musicale chez les individus pris à n'importe quel rang de la société.

I.—D'abord, en partant de zéro absolu (comme disent les physiciens) je placerais au bas degré de l'échelle "l'inconscience musicale", autrement dit les gens affligés, soit de naissance, soit par parti-pris, de cette surdité spéciale qui consiste à ne pas savoir faire la différence entre deux notes, ou de cette absence complète de sens musical qui leur fait déclarer la musique une chose abominablement antipathique et désagréable.

II.—Un peu moins à ras de terre, je agiterai l'ignorance musicale, c.a.d. le cas de ceux qui entendent et ne comprennent pas, mais sans mauvais vouloir et seulement faute d'avoir été initiés. A la bonne heure, ces derniers ne sont pas des incurables.

III.—A mi-hauteur, je trouve la demi-lucidité musicale, c.a.d. la classe nombreuse des distraits, des inattentifs, qui entendent sans écouter, des "à moitié connaisseurs" des "démolisseurs quand même" qui jugent à tort et à travers, sans se donner la peine de réfléchir.

Il me revient à la mémoire un mot que Madame de Staël, si ce n'est Madame de Sévigné, applique à l'Esther de Racine et qui pourrait s'appliquer à toutes choses vraiment belles: "La mesure de l'approbation qu'on y donne est celle de l'attention et du goût qu'on y apporte. Bonne leçon pour ceux qui ne savent pas admirer et qui se vengent par le pic de ne savoir manier ni la plume, ni le pinceau.

IV.—Mais je continue. En montrant toujours, nous arrivons à l'insouciance musicale dans les trois formes supérieures des manifestations de la vie normale artistique:

Le talent d'audition; le génie d'interprétation; et le génie créateur. Ceux-ci sont les amateurs des dilettantes, les fervents serviteurs de l'art, les courageux, les énamourés qui n'ont pas hésité à graver la montée abrupte pour atteindre les sommets, ou ceux que l'enthousiasme et le génie ont emporté irrésistiblement vers les hautes cimes.

A ces privilégiés seulement, comme aux trois élus du Mont-Tabor, les splendeurs divines et transfiguratrices, pour eux l'ivresse sacrée, ces émotions indicibles sous la pression desquelles le cœur s'emplit et déborde d'extase.

Pourquoi toujours rester dans la plaine, pourquoi s'enliser quand tout au sommet de la montagne l'air est pur, l'horizon vaste et imposant, et les choses d'en bas vues de ce la hauteur se dégagent dans un ensemble si harmonieux!

Pourquoi en un mot trainer sa vie quand on pourrait si bien la planer. Parce qu'on oublie peut-être qu'on a des ailes, ces ailes précieuses que j'appellerai dans le sens artistique, le don d'enthousiasme.

Oui cultivons le sens pratique, le sens combatif même, cela est nécessaire puisqu'aussi bien il faut se sustenter et se défendre ici-bas, mais par ailes pour nous-même, ne laissons pas nos ailes s'engourdir, faisons plutôt comme l'aigle.

Victoria CARTIER

Définitions

(suite)

TYRAN. — Faible femme.
URNE. — Le TROU DU CULTE électoral.
VACHE. — Bouef à pis.
VAGABOND. — Touriste involontaire.
VASE. — Confident qui n'a qu'une oreille et, parfois, un oeil.
VENTRE. — Première salle d'attente.
VIN. — Poème en verre.
"X". — Le plus célèbre des inconnus.
YACHT. — Le plus coûteux des vomitifs.
ZIZANIE. — Esprit de famille.

Michel

C'est un petit homme de trois ans et quelques mois. Il a le teint légèrement bruni parce qu'il vit au grand air de la campagne; un teint qui respire la santé. Il n'est ni maigre ni gras. Sa musculature un peu délicate joint la solidité à la souplesse. Ses yeux, très bruns, ont une singulière vivacité. Ses cheveux châtains bouclaient joliment sur sa nuque. On vient de les lui couper et j'avoue que je le préfère ainsi: ce n'est pas d'une fillette qu'il s'agit mais d'un petit homme. Sa grand-mère qui l'élève et qui veille sur lui avec un soin jaloux, avait évidemment un faible pour une forme d'éducation, à mon goût trop féminine. Une certaine tendresse, si elle est touchante, ne risque pas moins de fausser la formation.

Michel a du tempérament. Il est vivant, turbulent même, quelque peu frondeur, voire effronté. La prompt obéissance n'est pas sa vertu dominante. Sa grand-mère déplore parfois qu'il ne soit pas "un enfant sage". Qu'entend-elle au juste par cette expression? Je crains qu'elle fasse "sage" synonyme de "lymphatique". Un enfant de trois ans peut-il être "posé" s'il ne manque pas d'ardeur, de feu?

Michel "ne tient pas en place". Même lorsqu'il pleut, il déteste demeurer dans la maison. Dehors, il rencontre d'autres enfants. Il partage leurs jeux et il ne perd jamais une occasion de les rosser. A son tour, il lui arrive d'être rossé. Il pleure un peu mais il ne remplit pas le village de hurlements d'égorgé. Autre trait de caractère que j'estime: Michel ne porte pas de coups sournois pour ensuite se mettre à l'abri en cherchant refuge sous la jupe de sa grand-mère. Il fait face à l'adversaire et il n'est point mauvais

pendant. Première et humble manifestation du courage, de ce courage très précieux parce qu'il départage les hommes des loques humaines.

Michel, je loue le Ciel que tu ne sois pas un enfant sage; ni, d'ailleurs, un enfant lâche ou fourbe.

Lorsqu'il joue dans le salon, Michel casse fréquemment une potiche, un bibelot. Je ne saurais l'en féliciter. Toutefois, c'est sa réaction devant l'objet brisé qui m'intéresse et qui m'enchante: il ne pleurniche pas, il n'essaye pas de dissimuler sa faute ni d'éviter le châtiement. Il rit! Il nous appelle pour nous montrer les résultats de son bon coup. Sa grand-mère lève les bras au ciel en gémissant. Moi, je décide de le punir. Mais, alors, elle s'interpose farouchement: il ne faut pas punir Michel! Au contraire, il faut lui imposer une correction. Elle et moi, nous discutons vivement. Elle me traite de sans cœur et de barbare. Je n'en punis pas moins le petit. Et pourtant, de sa grand-mère et de moi, c'est moi que Michel aime mieux. Il y a de la fierté dans cet enfant et un sens inné bien qu'inconscient de la responsabilité de ses actes. Il reconnaît confusément que les coups qu'il donne lui en valent d'autres en retour et que les fautes qu'il commet méritent une peine. Pour rien au monde il ne faudrait gâcher cette rectitude initiale de la conscience.

Michel n'est pas capricieux. Il est têtu. Sa grand-mère s'applique à satisfaire ses moindres désirs, elle s'ingénie à les devancer. Je m'applique, moi, à les contrarier. Il importe de lui inculquer, dès l'âge le plus tendre, l'idée que nous n'obtenons pas facilement, que nous n'obtenons pas toujours tout ce que nous désirons. Il n'est pas très reconnaissant à sa grand-mère de l'empressement qu'elle met à combler ses désirs. Par contre, si, lui refuse quelque chose, il fait une brève colère, puis, il n'y pense plus et il redevient mon excellent ami. Comme tous

les enfants, il a de brusques et violents désirs. Mais il n'aime pas vraiment les choses d'une acquisition trop facile. Plus tard, il est possible — c'est là une simple hypothèse — qu'il dédaigne les tâches médiocres pour se collecter à des obstacles dignes d'un homme.

Michel n'a rien de l'enfant prodige, du génie précoce, du phénomène éblouissant. Sur le piano poussiéreux qui dort dans un angle du salon, il n'a pas composé de sonate; il n'a pas écrit de roman. Je ne lui ai entendu dire aucun mot remarquable, aucun de ces "mots d'enfant" que les grandes personnes se donnent généralement tant de mal à forger. Aucune perturbation, aucun signe dans le ciel n'ont marqué sa naissance; sa conduite ne laisse présager aucune carrière singulière. Rien n'indique qu'il sera un météore ou un fléau de l'humanité. C'est un enfant comme il y en a des milliers et des milliers d'autres: un enfant sain. Et cela suffit!

Il existe des pères, paraît-il, qui n'ont qu'un rêve et qu'un désir: que leur enfant leur ressemble, qu'il marche sur leurs traces, qu'il les continue. Voilà des hommes très satisfaits d'eux! Contents de leur personne au point de ne pas concevoir qu'une autre personne puisse différer de la leur. Quels fats! Quels détestables égoïstes!

Entre plusieurs autres carrières possibles, j'ai choisi, moi, la carrière littéraire. Ou mieux, je devrais dire: la carrière littéraire m'a choisi. Je ne m'en plains pas. En effet, j'y ai trouvé le salut. Je n'ai point demandé ni la folle imagination ni la sensibilité maladive ni les cruelles passions que j'ai trouvées en moi. J'ai dû m'en accommoder, vivre avec ces monstres et les apprivoiser afin qu'ils ne me dévorent pas. La littérature m'a servi de dérivatif. Ecrire m'a permis et me permet de mener une vie à peu près convenable. Si je n'écrivais pas, je ne sais quels

actes horribles je commettrais. La sagesse de Sévère Couture n'est qu'une folie jugulée, organisée de façon à n'aboutir jamais à l'action. J'aime donc passionnément ce métier d'écrivain qui me sauve chaque jour. J'honore la littérature parce qu'elle est ma gardienne et ma protectrice. Je ne lui garde rancune d'être, de toutes les carrières, la moins lucrative, la plus dangereuse. J'accepte tous les risques, y compris celui de crever de faim. Et je travaille en vue du chef-d'oeuvre que je veux réussir, que je réussirai ou que je ne réussirai pas, je n'en sais rien. Qu'importe! Ce qui importe souverainement, c'est de travailler, de n'être jamais satisfait, d'avancer de livre en livre jusqu'à ce dernier livre (lequel?) qui sera, au sommet de l'oeuvre, comme une couronne de feu...

Michel aura-t-il cette imagination sans frein? Cette sensibilité aiguë? Ces passions torturantes? Je ne les lui souhaite pas. S'il les trouve dans son héritage, puisse-t-il comme moi découvrir un exutoire dans l'Art: littérature, peinture ou sculpture. Sinon! Je tremble pour lui!

Non, Michel, je ne désire pas que tu ressembles à l'homme que je suis, que tu marches sur mes traces, que tu me continues. Si le feu intérieur qui me consume ne m'embrase pas, cherche ta voie et ton bonheur ailleurs que dans l'Art! Nous portons le même nom. Ce nom, j'ai l'espoir de lui donner quelque éclat grâce à la littérature. Si je parviens à faire que le titre de grand écrivain s'attache au nom de Couture qu'ajouterai-tu, au point de vue littéraire, à notre nom de famille? Je connais des fils que la gloire du nom paternel écrase et paralyse. Si l'on parle de Barrès, il ne s'agit jamais de Philippe, le fils, mais du père, Maurice. Pourtant, Philippe Barrès n'est pas un écrivain dénué de valeur. Mais le père a confisqué le nom. En littérature, il ne peut y avoir qu'un seul Barrès.

Quelle que soit ta vocation, Michel, je ne la contrarierai pas. Quelles que soient tes aptitudes et tes inclinations, je les respecterai. Certes, je ne souhaite pas que mes démons te tourmentent! Cependant, s'ils s'acharnent contre toi, je t'enseignerai que l'Art peut être un moyen de délivrance, la forme la moins périlleuse de libération.

Une forme tragique, pourtant! Michel, petit être innocent, je te regarde jouer, j'observe ton exubérance vitale, je devine le feu qui couve en toi. Et en toi je suis bien forcé de reconnaître avec frayeur l'enfant que je fus, il y a une trentaine d'années. Il te faudrait donc traverser mon enfer, pauvre petit! Vivre ces heures atroces de solitude, éprouver, sous la lumière d'une implacable lucidité, ces sentiments affreux, traverser ces jours de dégoût et de mépris de soi-même? Il te faudrait connaître la sécheresse, le vide, la tentation du crime et du suicide? Avant d'atteindre, à force de raison et de courage, au port où une dernière lame nous dépose, fourbu, l'âme boueuse, le cœur broyé, les nerfs détendus, la chair saignante?

Quelle sombre folie m'a donc poussé à te donner la vie? Tu l'as, mon pauvre Michel! Il faudrait que tu la supports, que tu la domines et la vainques, cette marâtre maudite. Et quand tu l'auras dominée et vaincue, Michel, elle te paraîtra belle, tu l'aimeras, tu la chériras! Et tu seras quelqu'un de grand! Tu ne seras pas un homme médiocre parmi les hommes médiocres.

Michel, il n'y a qu'une chose que je tienne à t'apprendre: la maîtrise de soi. C'est toute l'éducation que je désire te donner. Quand je t'aurai appris à dompter tes fauves, je serai tranquille sur ta destinée.

Sévère COUTURE

THÉÂTRES, LETTRES ET ARTS

LA SCÈNE et L'ÉCRAN

"Four Men and a Prayer" (AU PALACE)

Voilà un mélodrame qui combine ensemble l'aventure, le mystère, une histoire de meurtre et une touche de comédie...

"Cocoanut Grove" (AU CAPITOL)

Voilà une comédie musicale vivante, interprétée par des artistes de talent, et remplie de chansons à succès.

"Swiss Miss" (AU PRINCESS)

Plus court, ce film est parfait. L'intrigue n'était pas assez substantielle pour un film de cette longueur...

"Goodbye Broadway" (AU LOEWS)

L'histoire de "Goodbye Broadway" tourne autour des Malloy, autrefois vedettes du Broadway...

"Le mensonge de Nina Petrovna" (AU SAINT-DENIS)

Voici une belle aventure amoureuse qui nous transporte du Saint-Petersbourg d'autrefois à la Vienne d'aujourd'hui.

"Le Vrai CHEZ-SOI" (HÔTEL ST. RÉGIS)

Service irréprochable, hôtel St. Régis, 392, rue Sherbourn, E.A. 4133 Toronto.

"MIMEOGRAPHIE"

Nous reproduisons tous genres de travaux tels que : Lettres circulaires, listes de prix, formules, etc.

CHARLES E. ROY

1471 McGill College - HA. 4336

zern, c'est Aimé Clariond. Comme attraction supplémentaire, on verra: "Le champion de ces dames".

"Nostalgie" (AU CINEMA DE PARIS)

"Nostalgie", le film que le Cinéma de Paris garde à l'affiche, est l'adaptation de la célèbre pièce de Pouchkine, "Le Maître de Poste".

La douleur du père, l'inquiétude du chef de famille, la responsabilité du maître, l'orgueil et la fierté de l'homme, voilà autant de sentiments et d'états d'âme qu'Harry Baur exprime comme seul il peut le faire.

Jeanne Crispin tient le rôle de Douina. Sa grâce, son charme subtil trouvent l'occasion de se montrer sous un jour sympathique.

Ecoles participantes et chansons choisies, au 6e concours scolaire de la section Côme-Cherrier.

Les derniers préparatifs pour le 6e concours scolaire de chansons canadiennes et françaises, de la section Côme-Cherrier, de la Société Saint-Jean-Baptiste, sont terminés.

Ecoles de garçons: Meilleur, De Lévis, Oiler, Saint-Stanislas, Saint-Louis, Jacques-Viger, S. O. A. T., Saint-Barthelemy, Lambert-Closse, Louis Hébert.

Ecoles de filles: Jacques-Viger, Viel, Cherrier et Marchand.

La date du jour et la permission de la ville de Montréal pour l'usage du kiosque de la musique des Jardins La Fontaine, le soir en question, sont confirmées.

Les Garçons chanteront la chanson-type: "Je n'ai pas de barbe au menton", et les Filles celle de: "En filant ma quenouille".

Ces chansons tirées de notre album musical sont connues et ont été consacrées par le temps.

Dans un communiqué de dernière heure, l'heure de la radiodiffusion ainsi que les noms des juges seront donnés.

Portrait MARTHE LAPOINTE

par Paul BARETTE

Un soir, il y aura bientôt quatre ans, je la présentai à Edward Johnson. Notre illustre compatriote, sans doute l'un des plus parfaits artistes de sa génération...

Trois heures avant le début du concert, le ténor Edward Johnson m'accordait, pour le compte d'un quotidien du matin d'expression anglaise, ce qui fut, sans erreur, sa dernière entrevue au Canada.

Surpris, l'admirable interprète de "Péléeas", fixa Marthe Lapointe de ce regard regard que n'oublie pas ceux qui l'ont une fois senti.

Peut-être est-ce là l'une des raisons du succès de Marthe Lapointe. Il en est d'autres, beaucoup d'autres.

Telle fut la laconique réponse de Giovanni Martinelli, le successeur de Caruso au Metropolitan, à un collaborateur du New York Times, qui lui demandait, l'hiver dernier, à l'occasion de la célébration de son jubilé d'argent à l'opéra, la recette magique pour conserver sa voix aussi merveilleusement fraîche, jeune et robuste, en dépit de ses cinquante-deux ans révolus.

Elle a réussi, Marthe Lapointe répondrait d'une façon identique. C'est qu'elle a travaillé, travaillé, travaillé, cette mignonne petite femme, guère moins menue que Lily Pons.

Probable, abhorrant tout ce qui fait amateur et cabotin, elle croit dur comme fer que la valeur artistique, la vraie, se gagne, ne s'achète pas; s'impose à force de persévérance et de mérites, ne s'escamote pas par le truchement de quelque tallaman.

Si jamais quelqu'un eut été justifié d'escamoter atteindre au but en filant par un chemin de raccourci, ce fut bien elle. La nature lui a prodigué ses dons: mémoire tenace et étendue, grâce naturelle, beauté, jolie voix, grand talent musical.

Aux Variétés lyriques, dont elle est sans conteste la vedette féminine, elle élargit son champ d'action, et justifie de surcroît les espérances prometteuses de ses débuts.

Adapte de la sévère critique introspective, Marthe Lapointe a su s'immuniser contre le redoutable virus du moindre effort, fatal même aux mieux doués.

Sa carrière accuse une progression constante. Telle Kirsten Flagstad, elle débute dans "Les Cloches de Corneville". Puis viennent ses premières armes avec la troupe de la défunte Société d'Opérette.

Aux Variétés lyriques, dont elle est sans conteste la vedette féminine, elle élargit son champ d'action, et justifie de surcroît les espérances prometteuses de ses débuts.

Si, entre plusieurs rôles, tous rendus avec un art consommé, je devais en monter un en épingle, j'opterais pour son interprétation de la naïve petite "Mi" dans "Le pays du sourire".

LES SPECTACLES

MONTREAL

Capitol: "Cocoanut Grove", "Hunted Men". Impérial: "Snow White and the Seven Dwarfs". Loew's: "Goodbye Broadway", "Prison Nurse".

Palace: "Four Men and a Prayer". Princess: "Swiss Miss", "Midnight Intruder".

Cinéma de Paris: "Nostalgie", 2ième semaine. Saint-Denis: "Le Mensonge de Nina Petrovna", "Le Champion de ces Dames".

Beaubien: "Ignace", "Promesses". Electra: "High Flyers", "Missing Girls", "Show Boat".

QUEBEC

Cinéma de Paris: "Le Chanteur de Minuit", "Le Secret de la Mer Rouge"; JEAN CLEMENT sur la scène.

L'Orphée de Gluck

Le lendemain de la représentation d'"Orphée", donnée l'an dernier sous la direction de M. Victor Brault, M. Jean Béraud, critique dramatique, écrivait: "La représentation de l'"Orphée" de Gluck qu'il a dirigée hier soir est excellente comme démonstration, comme travail de démonstration. Il faudrait qu'elle fût répétée plusieurs soirs de suite, afin qu'un plus nombreux public pût se familiariser avec une oeuvre aussi haute d'inspiration..."

Il y a bien d'autres choses qui plairont à l'auditoire; les décors simples et de bon goût de M. Louis Mulligan; les costumes; les mouvements scéniques bien disciplinés, pour l'accompagnement d'orchestre; le corps de ballet dirigé par Norma Darling.

Le groupe d'opéra qui interprétera l'oeuvre de Gluck est associé à la Société de l'Opéra Français de New-York, et c'est sous cette égide qu'il se présente devant le public qui, sans doute, lui fera le meilleur accueil.

Les places sont à prix populaires. On peut s'adresser chez M. Victor Brault, 4046, rue Tupper, Westmount.

Canadien: "Mirages", "Les Deux Gosses".

Victoria: "La Dame de Pique", "La Griffé du Hasard".

SHERBROOKE

Cinéma de Paris: "La Grande Illusion", "Monsieur Bégonia".

TROIS-RIVIERES

Cinéma de Paris: "L'Appel de la Vie", "Les Dégourdis de la 11ième".

ST-HYACINTHE

Corona: "Gigolette", "La Caserne en Folie".

ST-JEROME

Rex: "La Citadelle du Silence", "Coup de Rouge".

THEATRES ET CONCERTS

Collège St-Laurent: 3ième Festival Musical, 30 mai, 1-3 juin. Salle du Plateau: Matinée symphonique, 28 mai.

HOTELS

Windsor, Rita-Carlon, Mont-Royal, Queens, Pennsylvania, De La Salle, Ford.

A QUEBEC

Korhala, Clarendon, Le Château Frontenac, Hôtel St-Louis, Hôtel St-Roch, Hôtel Montcalm.

A TROIS-PISTOLES

Hôtel Victoria.

RESTAURANTS

Chez Stien, 505 est, rue Dorchester. Chez Pierre, 1263, rue Labelle. Chez Ernest, 1500, rue Drummond. Café Martin, 1521, rue de la Montagne. Café St-Jacques, 415 est, rue Ste-Catherine. Roma, 1429, rue Crescent. Krausman's Lorraine Grill, 1197, carré Phillipps. Café Paul, 52 ouest, rue St-Jacques. Au Lutin, 753, St-Grégoire. Dinty Moore's, 1236 ouest, Ste-Catherine. Emil's Steak-Chop House, 1128 ouest, Ste-Catherine. Diana Grill Restaurant, 1108 ouest, Ste-Catherine. Hoffbrau, 1192 ouest, Ste-Catherine. Venus Grill, 970 ouest, Ste-Catherine. Geracimo, 414 est, Ste-Catherine. Restaurant De la Salle, 1242 rue Drummond.

CLUBS

Piccadilly, Terrasse Normandie, Hôtel Mt-Royal, Chez Maurice, Embassy Cabaret, Samovar, Tic-Toc, Club Versailles.

ATTENTION! ATTENTION!

- Désirez-vous gagner un gros salaire durant le temps de vos vacances?
• Vous n'avez qu'à vous rendre chez notre représentant L'AGENCE DE JOURNAUX ENRG, dont le propriétaire est M. Arthur Williams, 13, rue Racine, Chicoutimi, et le numéro de téléphone 965.
• Une campagne de recrutement de nouveaux abonnés sera entreprise dans les comtés Chicoutimi, Lac Saint-Jean et Charlevoix.

RONDIN ET ENCENSOIR

CHRONIQUE RADIOPHONIQUE

Il paraît que l'esprit d'humilité d'un Mauriac ou d'un Rops ont pour effet de faire réfléchir les vaniteux. Il paraît aussi qu'un passage à Paris peut servir d'antidote à un arrivisme trop accentué.

Quel dommage! Paris est si loin... et notre petit monde radiophonique en aurait tant besoin...

Si vous avez, mesdames, la curiosité de voir réunis tous vos annonceurs favoris, ne manquez pas de passer au Petit Versailles!

Roy (accent slang) Malouin, la semaine dernière pour annoncer une marque d'essence, chantait: "Qui a peur du gros méchant trust? Non, mais sans blagues, CKAC serait-il devenu "antitrust"?"

"M. Dullian s'est fait le père nourricier de nos jeunes comédiens et dramaturges." Mon cher Jean Béraud, vous êtes méchant, votre cruauté pour la modestie de Mario est sans borne.

A sa place, j'eus plutôt dit: "Heureux les nourrissons-dramaturges qui ont été conviés à la mamelle littéraire de Mario!"

C'était prévu. Après un grand succès radiophonique, "Les Mains Rouges" couvrent la Province, (pas la défunte de Paul) ramassent de beaux "trente-sous", font la joie des bien-pensants, l'admiration des bédoux et la béatitude des consuls d'Allemagne et d'Italie.

Comme c'est beau, travailler pour Sédozan, Purgozan et sa Patrie!

Et tout cela, sous l'oeil bienveillant, sympathique, je dirais même approbateur du d'Artagnan de nos jeunes lettres...

A moi Valdombre!

Les membres du "Ladies' Morning Musical Club" ainsi que tous les critiques montréalais n'ont pas hésité à souligner les extraordinaires talents de Mme Laurence Durieux-Lavoie. Elle chanta à la radio, et puis après, crac!... plus rien.

VOICI LA DEUXIEME LETTRE GAGNANTE DE NOTRE RADIO-CONCOURS

Mon cher Micro Scome, Si j'avais le privilège d'accorder mon suffrage à une émission qui eut lieu, il y a quelques années, je n'hésiterais pas une fraction de seconde à donner mon vote aux "Légendes de St-Laurent" présentées autrefois à CKAC par M. Robert Choquette.

Il est intéressant de constater, dans nos maigres annales de la radio, que cette émission suggérât déjà les particularités du théâtre radiophonique de l'avenir, l'on pourrait même ajouter, sans crainte d'exagérer que "Les Légendes de St-Laurent" indiquaient, de façon précises l'orientation que doit prendre la littérature de la radio.

La légende; n'est-ce pas là tout un monde d'imagination entièrement libéré des contingences matérielles, où le surnatuel cède facilement le naturel, où le temps et l'espace ne viennent pas limiter la marche d'un récit? N'est-ce pas là la route large où peut évoluer librement l'imagination de l'auteur et où l'auditeur se laisse volontiers entraîner avec lui?

Je ne serais pas étonné le moins du monde si M. Choquette lui-même m'avouait que ce ne fut qu'après coup qu'il s'aperçut qu'il venait de découvrir l'un des plus beaux aspects du théâtre radiophonique... ce théâtre de rêve dont il nous a déjà parlé.

Dans son "Curé de Village" pour lequel je vote (ne pouvant le faire pour les "Légendes") on retrouve cette aisance, cette clarté dans le récit, on reconnaît des personnages brossés de ce même pinceau, toujours aussi délicat, mais dans des cadres plus resserrés parce que nous revolvons dans une forme moins radiophonique que l'autre.

Il serait à souhaiter que des commanditaires intelligents et éclairés, sur ce sujet, laissent une latitude assez grande pour renouveler sa magnifique expérience d'il y a quelques années. Cela vaudrait tellement mieux que des adaptations de romans ou de comédies, si bien faites soient-elles.

Pour en revenir au "Curé de Village", la meilleure émission à mon avis, je ne puis qu'ajouter ma faible voix aux nombreux témoignages qui se sont fait entendre avant le mien. J'ai été heureux d'apprendre qu'un écrivain comme André Maurois ait reconnu dans cette oeuvre une valeur littéraire vraiment digne d'intérêt, je vois là un hommage rarement rendu à des plumes canadiennes.

Espérons que M. Choquette saura vaincre tous les obstacles qui retardent chez nous la réalisation d'un théâtre purement radiophonique. Après de tels exemples, il n'y a pas de raisons que d'autres jeunes emboîtent le pas et sortent notre radio de ces deux ornières: le folklore et l'adaptation.

Bertrand BLANCHET, 4146 rue Adam, Montréal.

Première mention: "ARSENE LUPIN", (CBF), Paul L'Anglais, réalisateur. Deuxième mention: "LE CARROUSEL DE LA GALETTE", (CKAC), Gratien Gélinas. Troisième mention: "LE CURÉ DE VILLAGE", (CKAC), Robert Choquette, auteur.

N'OUBLIEZ PAS LE GRAND FESTIVAL DE SAINT-LAURENT!

Four Men and a Prayer. LORETTA YOUNG, RICHARD GREENE. PALACE

STAN LAUREL and OLIVER HARDY. Swiss Miss. PRINCESS

FRED MacMURRAY. COCOANUT GROVE. CAPITOL

LES BOURSES D'EUROPE ET M. MAILLARD

Je n'ai pas l'intention de critiquer, ici, le directeur de l'École des Beaux-Arts. Il a soulevé, autour des bourses d'Europe, un petit débat auquel il me plaît de prendre part. Il a exprimé son point de vue, juste par endroits, contestables par d'autres. Il serait bon de tenter de nouvelles mises au point.

Dans une lettre adressée aux journaux en réponse à des commentaires de M. Léon Lortie sur certaines déclarations précédentes, M. Maillard a cru devoir préciser qu'il n'était pas opposé à l'octroi de bourses d'études en Europe pour certains groupes d'étudiants. Dans les sciences, dit-il en substance, l'étudiant trouvera là-bas la clinique, les laboratoires et le milieu qui le perfectionneront ou lui permettront une haute spécialisation. Il en est de même pour quelques branches des arts : l'architecture, les métiers artistiques, la céramique et le reste.

Il en est autrement, prétend-il, des peintres et sculpteurs. Outre que ceux-ci, dit-il, reçoivent, à l'École des Beaux-Arts de Montréal, une formation convenable, ils risqueraient, en partant trop tôt pour l'Europe, d'être dévorés par le milieu nouveau, trop fort pour eux. Plus tard, dit-il encore, quand l'artiste aura fait ses preuves et qu'il sera plus mûri, il pourra aller sans crainte de l'autre côté des mers : il aura mérité sa bourse. Mais il faut d'abord une école canadienne, des artistes qui voient d'abord canadien. (1)

Telle est, en résumé, l'opinion de M. Maillard. Je suis d'accord avec lui quand il affirme que l'artiste un peu mûri risquera moins d'être dépersonnalisé par l'Europe que le tout jeune. Mais il faudrait remonter aux causes. Si tant de nos jeunes se trouvent désaxés en mettant le pied dans Paris, c'est que la formation première a manqué. Pour n'avoir pas reçu une éducation humaine et vivante, ils sont, une fois transplantés dans un milieu humain et vivant, comme des poissons hors de l'eau. Il leur faut des mois, sinon des années, pour se dépolluer de leur vieille droque de préjugés et de puérilités. Puis viennent l'acclimatation, l'adaptation, et, lorsque se termine ce travail préliminaire, il est temps de revenir au pays. La bourse est finie. Au retour, les jeunes boursiers sont désorientés de nouveau. Ils vivent pendant quelque temps comme des oiseaux en cage, constatent l'abîme qui sépare leur milieu national du milieu européen, s'ennuient à mourir, puis, se résignent forcément à vivre de nouveau dans un pays où ils ont souvent l'impression que toute réaction est inutile. Autant vaut, disent-ils, se frapper la tête contre un mur.

Les boursiers des branches scientifiques font exception : ils ont rapporté ici des résultats tangibles et ont paru moins dépayés que les autres. Quant aux étudiants en arts, en lettres, en philosophie et en économie, ils ont éprouvé toutes les difficultés du monde à se réacclimater dans leur pays et même à s'y employer. Je parle d'expérience. J'ai, parmi les anciens étudiants d'Europe, un bon nombre d'amis. Leurs confidences sont désolantes : ils voudraient presque tous s'en aller. Ils sont des étrangers dans leur patrie.

L'explication de ce phénomène est bien simple. Notre vie provinciale n'est pas intéressante. Non seulement on n'y trouve pas la culture des vieux pays (ce qui est excusable, disons même inévitable), mais on s'y bute à une infinité de coutumes, de préjugés, d'étroitesse, qui découragent les meilleures volontés. Les anciens d'Europe savent qu'ils ne sauraient exprimer leur pensée, extérioriser un art personnel et généreux, chercher à innover et à humaniser, sans risquer de se faire occire. Toutes les avenues qui conduisent au succès ou qui assurent une carrière sont tenues par des compatriotes qui ne voient pas comme eux, ne pensent pas comme eux, ne sentent pas

comme eux, ne vivent pas comme eux. C'est à ces gens-là qu'il leur faut se conformer sous peine de crever de faim. Et ils deviennent conformistes ou se contentent de ne rien faire.

Si on nous demande, après cela, comment il se fait que plusieurs anciens d'Europe sont des ratés, ne cherchez pas d'autre explication que celle-là. Sans doute, il existe, là comme ailleurs, des paresseux et des incapables, qui n'auraient jamais réussi nulle part ; mais la plupart des anciens boursiers que je connais ont une belle culture, un bel esprit et une réelle volonté de travail. Ils n'ont pas de chance. Leur utilité ne tardera pourtant pas à se faire sentir. Ils ont apporté avec eux une manière de voir, de penser et de dire qui déteint peu à peu sur le milieu et qui, à la longue, changera, chez nous, bien des choses. Les bourses n'auraient-elles eu que ce résultat, que ce serait déjà un progrès.

M. Maillard écrit : "Les milieux d'art cosmopolites sont dangereux, à Paris, pour le jeune artiste canadien... Quelle résistance pourrait bien offrir notre jeune artiste, à sa sortie de l'École (des Beaux-Arts) avec le mince bagage de deux ou trois années de cours supérieur, une culture et une éducation à peine ébauchées, quelquefois peu d'instruction, loin encore d'une maturité qui ne viendra qu'avec le travail et le temps. Proie facile pour toutes les théories d'un jour. Celui-là sera vite déraciné, désorienté."

Ces paroles sont partiellement vraies. Mais il y a autre chose. L'artiste qui attend de faire ses preuves avant d'aller étudier en Europe risque fort d'être étouffé dans son propre milieu. J'ai connu des jeunes de talent qui, malheureusement, ont assumé, dès leur vingtaine, des responsabilités familiales qui leur interdisaient l'Europe à tout jamais. D'autres, incompris ou méconnus, ont pris le parti de gagner leur vie à d'autres tâches. Et ceux qui ont persisté, persévéré en dépit de tout, n'ont pas eu, autour d'eux, l'aliment nécessaire : le milieu, la vision des oeuvres, la conversation des artistes l'encouragement d'un public. Ils sont devenus termes et ennuyés. Un génie aurait pu vaincre de telles difficultés ; mais il n'y a pas plus que trois ou quatre génies par siècle dans le monde entier.

En marge de ces considérations, il faut ajouter que nous avons encore besoin de l'Europe, pour la culture générale et pour l'art. On va fonder, ici, un lycée avec professeurs de France. Tant mieux ! Pourvu que ces professeurs sachent adapter la culture gréco-latine aux besoins de l'Amérique, il n'en sortira que du bien. D'aucuns objectent que ce sera à peine un lycée, puisque le clergé imposera sa direction et aura même des professeurs dans l'institution. A ceci, je réponds que, dans mon année de belles-lettres, un Eudiste français fut mon professeur de littérature. Il était incontestablement supérieur aux professeurs canadiens, et je lui dois beaucoup. On a remarqué aussi que le niveau de culture, le langage et la pensée de certains ordres religieux ont subi une régression depuis que les religieux français sont morts ou disparus. Autant de faits qui indiquent jusqu'à quel point l'Europe nous est encore utile.

J.-Ch. H.

(1) Resterait à discuter cette idée de M. Maillard : des artistes qui voient d'abord canadien. Il n'y a pas de nationalisme artistique. C'est un mythe.

Le Nouvel Annuaire McKim

L'Agence de Publicité A. McKim Limited vient de publier son nouvel annuaire des publications canadiennes.

L'édition de 1938 de cet annuaire est des plus complètes et présente sous une forme concise les statistiques les plus exactes sur les périodiques publiés au Canada.

Les compagnies se servant du médium des journaux pour leur publicité trouveront dans cet annuaire une aide précieuse. En plus des statistiques mentionnées plus haut, des renseignements complets sont donnés sur toutes les cités du Canada.

Le ver de terre et l'étoile

Vous connaissez sans doute la touchante histoire du ver de terre amoureux d'une étoile? Souffrez pourtant que je vous la conte à ma façon : J'éprouve un plaisir un peu mélancolique à faire le récit des infortunes de ce malheureux ver, auquel je ne puis m'empêcher de trouver un petit air de famille qui m'en fait presque un parent.

A force de voir chaque nuit briller au ciel une petite étoile, toute bleue dans l'immensité noire, un ver de terre en était devenu amoureux et, du crépuscule à l'aurore, il contemplant le point du firmament où elle apparaissait, scintillait, puis s'éteignait.

Quand il arrivait que la pluie, ou bien encore un nuage malencontreux dérobât à sa vue la petite étoile, le ver de terre était triste comme un amant dont la maîtresse a négligé un rendez-vous. Hélas ! la capricieuse était parfois plusieurs nuits de suite sans paraître ; le pauvre amoureux trouvait alors sa bien-aimée un peu cruelle de le laisser languir ainsi. Puis, pour l'excuser, peut-être aussi pour se donner un peu de courage, il se disait :

— Il pleut... Elle craignait pour sa brillante toilette... Elle me reviendra demain plus fraîche et plus jolie...

Et, quand l'étoile reparaisait, plus étincelante dans un ciel plus pur, il lui faisait fête.

Ainsi, avec des alternatives de joie et de mélancolie, le ver de terre n'était pas, en fin de compte, trop malheureux. Il y a toujours une étrange volupté à aimer sans savoir si l'on est payé en retour, mais sans être certain non plus, qu'on ne l'est pas. Cela permet l'espérance... et c'est beaucoup, en amour... Cela ouvre à l'imagination des perspectives infinies, rend possibles tous les rêves...

Notre lombric rêvait donc en fixant un regard attendri sur le lointain objet de sa passion. Souvent, saisi d'un doute affreux, il pensait :

— Si elle ne m'aimait pas?...

Alors, il perdait sommeil et appétit, devenait nerveux et songeait même au suicide. Puis un incident, sans importance en lui-même, venait bouleverser l'amoureux et le convaincre qu'il était aimé ; en ces temps là, un rien le remplissait de bonheur, son sommeil était peuplé de rêves... étoilés, et il se considérait de bonne foi comme le ver de terre le plus heureux du monde. De fait, il devait l'être quand il croyait l'être, car il est indéniable que nous portons souvent en nous la cause de notre bonheur ou de notre infortune.

Les moments où il se croyait heureux compensant largement ceux où il se trouvait malheureux, notre sentimental annélide n'était pas trop à plaindre, ressemblant en cela à la plupart des vers et des hommes qui s'agitent à la surface de notre planète. Mais voilà : on n'est jamais content de son sort. Il aurait été étonnant que le ver de terre dont je vous conte l'histoire fût longtemps satisfait du sien.

Aimant de loin, pouvant supposer qu'il était aussi aimé, il n'était pas trop malheureux. Mais un jour, il décida de se rapprocher de celle qu'il aimait... Cette décision était bien naturelle, en somme ; mais il est singulier de constater combien souvent ces décisions, pourtant si naturelles, font le malheur des vers de terre et aussi, parfois, celui des hommes...

L'amoureux lombric voulut donc monter vers la petite étoile idolâtrée.

Le soir, l'étoile s'allumait au-dessus d'une très haute montagne ; le ver crut qu'en atteignant le sommet, il serait près de sa mie. Il s'achemina vers ce but. Des mois passeront... Le ver de terre se rapprochait continuellement de la montagne. Quand il y parvint, il était déchiré, meurtri, épuisé. Un oiseau, un jour, l'avait à demi tué d'un cruel coup de bec. Mais courageusement, toujours, il avait poursuivi sa route.

Malgré l'état pitoyable dans lequel il se trouvait quand il arriva au pied de la montagne, l'entrepreneur assit d'en gravir la pente abrupte. Ce fut un véritable calvaire pour l'infortuné. Il laissa un peu de lui-même à toutes les aspérités du terrain. Et toujours, à mesure qu'il avançait, la petite étoile bien-aimée semblait reculer.

Enfin, un soir, le ver de terre atteignit le sommet. Il achevait de mourir... Ce n'était plus qu'un mince fil terveux qui semblait devoir se rompre à chaque mouvement qu'il faisait pour avancer.

Quand il fut tout au haut, il chercha du regard la petite aimée, mais ne la vit pas. Il sentit que tout était fini, et la pensée que la mort viendrait le prendre sans qu'il ait revu celle à qui il avait sacrifié sa vie le rendit triste, bien triste...

Le soleil s'était couché ; le ciel s'obscurcissait. Le ver de terre s'appretait à mourir... Mais, comme il fixait une dernière fois le point du ciel qu'il avait tant et tant fixé, il vit soudain l'étoile qui, toujours lointaine, s'allumait dans le firmament sombre.

Il sembla au petit mourant que sa bien-aimée, de là-haut, lui souriait. Et tout heureux, il se hâta de mourir afin de ne pas risquer la perte d'une si douce illusion. Un peu de terre se mêla à la terre... Un peu d'idéal se perdit dans la vaste Idéale... Et l'étoile continua, seraine et belle, à briller parmi les autres étoiles de sa société.

C'est toujours ainsi, d'ailleurs...

extrait de "Contes étoilés".

A LA CURÉE



Pas tous à la fois, je vous en prie!

On nous écrit

Montréal, 1er avril 1938.
M. Jean-Charles Harvey,

Je suis un lecteur assidu de votre journal et j'admire les pensées qui y sont émises et comme toutes portent à la vraie cause, un réveil dans la population canadienne-française. C'est pourquoi, j'ose vous demander de bien vouloir m'accorder dans votre tribune libre un peu d'espace.

O homme qui habite cette planète, n'as-tu pas éprouvé quelquefois le besoin de scruter au plus profond de toi-même, et de te demander quelle peut être la cause de tant de maux qui sévissent actuellement sur cette humanité, qui pourtant n'est pas vouée à un si cruel destin. Nous devrions plutôt y trouver la joie et le bonheur de vivre cette vie d'amour et de fraternité.

Aux quatre coins de la terre retentissent encore ces infâmes cris de guerre. Des peuples se divisent entre eux sur de simples questions politiques et religieuses.

Des révolutions dressent le père contre le fils dans une boucherie dont les mois ne suffisent à décrire les cruautés. L'égoïsme aussi assume pour une grande part la déchéance de la société, il est le ver rongeur dont souffre aujourd'hui l'humanité.

En effet, l'homme aujourd'hui enfermé dans cet égoïsme recherche par tous les moyens le pouvoir de dominer son frère. Voilà comment s'explique qu'en ce vingtième siècle nous voyons des parties de population privées du nécessaire et vivant de charité publique, quand la nature n'a jamais cessé de produire suffisamment pour le bien-être de tous. Au contraire certaines gens ne recherchent que leur satisfaction personnelle et n'ont en vue qu'un but : l'accaparement de la richesse en ordonnant la destruction de tout ce qui est essentiel à la vie plutôt que de vendre ces produits à des prix abordables.

Ainsi, l'inconscient — ou corps de désirs — qui, de nos jours, est celui qui a le plus d'emprise sur l'homme puisqu'en découlent toutes les basses passions dont la faiblesse humaine est capable, d'où le résultat du marasme actuel. Ne serait-il pas plus logique pour l'homme de se libérer de cet être inconscient. Le seul moyen d'y parvenir c'est de suivre les directives de cet autre principe qui est l'être conscient ou mental et de porter ses aspirations du côté spirituel. Car c'est seulement en orientant sa vie dans ce domaine que l'homme deviendra conscient de lui-même et de ses responsabilités envers ses frères de l'humanité et pourra y participer pour faire régner l'harmonie parmi les peuples et les nations. Si j'écris ces quelques lignes c'est pour faire réponse à un article paru dans votre journal sur différents ouvrages dont les titres finissent en "isme", mais dont nous ne pouvons guère espérer l'apaisement des douleurs humaines.

Beaucoup d'autres oeuvres par des hommes éminents sont de même des titres et "isme", mais ont beaucoup plus de valeurs philosophiques et spirituelles. Le monde peut y puiser pour travailler à son évolution ainsi qu'à celle du genre humain. Je ne citerai qu'un court passage recueilli dans un de ces volumes :

"Toutes les doctrines économiques, religieuses et sociales seront impuissantes à réformer le monde, à pallier les maux de l'humanité parce que leur base est trop étroite et qu'elles placent dans l'unique vie présente la raison d'être, le but de cette vie et de tous nos efforts. Pour atteindre le mal social il faut élever l'âme humaine à la conscience de son rôle, lui faire comprendre que son sort dépend d'elle seule et que sa félicité sera toujours proportionnelle à l'étendue de ses triomphes sur elle-même et de son dévouement pour les autres, alors la question sociale sera résolue par la substitution de l'altruisme au personnelisme exclusif et étroit. Les hommes se sentiront frères, frères et égaux devant la loi divine qui répartit à chacun les biens et les maux nécessaires à son évolution, les moyens de se vaincre et de hâter son ascension. Dès ce jour seulement la douleur verra diminuer son empire. Fruit de l'ignorance et de l'intériorité, fruit de la haine, de l'envie et de l'égoïsme, de toutes les passions animales qui s'agitent encore au fond de l'être humain, elle s'évanouira avec les causes qui la produisent, grâce à une éducation plus haute, à la réalisation en nous de la beauté morale, de la justice et de l'amour.

J. M.

Gammes prosaïques

Pour Hamel le poète...

En attendant, sur vous, le discours fort classique et mallarméen en diable que lentement je prépare — mais sûrement aussi — je n'ai de certitude que la musique — vos vers sont musicaux — et je vais donner en vrac de ces vers didactiques, où vous et vos lecteurs pourront pêcher peut-être l'un de ces beaux matins une harmonie menue.

Je ne plaisante pas. Je tiens à ces petites choses parce qu'avant tout il sied d'apprendre son métier d'artisan. Je fais des gammes, comme disent les petites jeunes filles qui ne se parfument pas encore — et c'est délicieux au vieux marcheur que je suis...

Un gentil écrivain :

Olivier Maurault

Fénelon eut un frère à votre Saint-Sulpice : — Sainte-Beuve eût connu mon amical auteur, — Qu'il aurait découvert, et non que par le coeur — Une parenté vraie, et, sous ces beaux auspices, —

Nous lirons un essai dénué de candeur, — (Comme il s'entend fort bien) sur cet aimable vice, — La pure érudition, et qui jamais ne glisse, — De notre Fénelon, d'une discrète humeur.

J'ai lu je ne sais quoi, mais, sur tout, l'élégance, — Malgré barbe et veston, acquit ma préférence, — Parmi nos écrivains, Maurault est le discret...

Du style, de l'esprit, un naturel parfait, — C'est ainsi que je vois et décrit cette prose — Qui ne peut sacrifier à l'ennui du morote.

Mgr Maurault s'avère attique. Prose soignée, non soignée. Cet homme, quant à l'histoire littéraire, a une importance telle, on ne le sait pas assez, on n'est pas discret en Laurentie (sic) que je viens de lui consacrer un essai qui est

presque un volume. Discret et attique, je le redit.

Holgate le peintre

Il fallait un Holgate, il fallait ce talent, — Talent minutieux, de couleur, de lumière, — Pour nous montrer enfin, aux caprices du temps, — La rouge Gaspésie, qu'il fit sortir de terre.

Oui, de terre, il la fit sortir dans ses ébauches : — Ce fut une monstrance à qui ne veut comprendre, — Et même à tous les yeux : le Golfe et ses flots tendres — Qui lèchent sans relâche et presque avec débauche —

Les rocs rouges, salins de notre Gaspésie, — Gaspésie de soleil et Gaspésie de lune — Qu'aspire ma narine amoureuse de brume, —

Poète, mon Holgate, on voit ta poésie, — Et mes vers chantent mal tes couleurs, ton pincau, — Car devant le Soleil on chante toujours faux.

Émile Falardeau

Aimez-vous ces travaux de généalogie — Oeuvres par le chercheur et le curieux d'histoire ? — Mon ami Falardeau nous dit ce qu'il faut croire, — Lorsque les amateurs marinent dans l'ennui, —

Tenant d'abord à nous composer des sottises — Tout comme au moyen-âge, on voulait faire accroire, — Et comme le poète avec toute sa moire — Nous apporte sans peur ses rimeuses folies, —

Mais j'aime Massicotte et son tradition : — Quand je lis Falardeau, c'est avec émotion — Que je revois cela que furent nos ancêtres, —

Ces hommes furent grands, et bien que ténéraires, — Luxe de Falardeau son livre sur Longueuil — Et ce qu'il écrit du peintre son aïeul.

Berthelot BRUNET

AVIS! AVIS!

Veuillez prendre note que M. Gaston Côté, 1594 rue Badeaux, Trois-Rivières, sollicite d'abonnements pour notre journal "LE JOUR" n'est plus à notre emploi.

LE 15 AOÛT

de Nouveau S.S. Champlain

DÉPART DE QUÉBEC POUR L'EUROPE

Évitez l'affluence des voyageurs en juin et juillet organisez votre voyage pour cette date idéale. Faites une inoubliable traversée en Europe dans une atmosphère parisienne; partez de Québec sur le puissant et luxueux CHAMPLAIN. Personnel d'élite, service parfait. Cabines et salons spacieux; confort et cuisine impeccables et vin gratuit aux repas. Nombreuses distractions... cinéma, danse. Sports variés... "shuffle board", tennis, etc. Inscrivez-vous dès maintenant.

Renseignements auprès des agences de tourisme ou de la

Ligne Française

1196, Phillips Place, MONTRÉAL - MARquette 2361

COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

"Soumettez la Royal à l'Épreuve sur Pupitre"

"Le fait d'avoir brièvement, quatre ans de suite, tous les records antérieurs de vente prouve que les exécutifs d'affaires, partout, constatent que la Royal est la machine la plus sûre, la plus rapide, la plus facile à écrire. Demandez par téléphone une Épreuve Gratuite de 10 jours sur Pupitre, à votre bureau même, et faite par votre propre dactylographe!"

ROYAL TYPEWRITER COMPANY, LIMITED

Fabrique et Salles de Vente:
771-735, RUE BOURGÉE, MONTRÉAL
TELEPHONE, WL 7153

LOCATION - RÉPARATIONS - ACCESSOIRES

TRAJET EN AUTOBUS

Toutes les places étaient retenues depuis la veille. Je ne découvrais d'autre perspective que de passer la nuit dans une ville surpeuplée, dont les hôtels avaient épuisé leur stock de paravents pour séparer les couples étrangers dans leurs chambres, lorsqu'une machine à coudre qu'on hissait, dirigea mes regards vers le toit de l'autobus et le salut. Il n'y eut que le premier échelon qui me coûta : il était à un mètre du sol et me valut immédiatement l'offre respectueuse de quelques messieurs galants, d'accepter leur place à l'intérieur de la voiture. Mais pouvais-je renoncer aux promesses du crépuscule et à la grandeur de déplacer à même le toit parmi les militaires recroquevillés et les paniers de fraises des bois. En prévision des cahots, on tendit de solides cordages par dessus marchandises et genoux. Mes pieds ne m'appartenaient plus; ils végétaient quelque part au loin, mêlés à des godillots poussiéreux et toute ma sensibilité se réfugia dans ma 7e côte droite qu'un grand gaillard souriant avait étayé d'un bidon anguleux.

A 6 heures, l'autobus démarra. A chaque coin de rue de la banlieue pro-saïque, se détachait de moi un des souvenirs de Valence, comme ces fragiles serpents lancés par des mains aimantes, entre paquebots et quais, par-dessus l'eau qui s'élargit. A la dernière maison, je laissai s'évaporer, dernière de toutes, la tiède vision parfumée du marché aux fleurs, blotti sous la place Castelar, où les bottes de roses qui ne pouvaient servir à l'amour allaient enganglanter d'énormes couronnes funéraires.

Nous roulions dans la campagne, dans la fertile province valencienne. Le ciel crépusculaire glissait sans bruit, comme un ruban bleu dans les canaux d'irrigation et s'endormait dans les grands carrés liquides des rizières. Nous passâmes devant des oranges verts et luisants, mais endeuillés sans leurs fruits de soleil. Un jour, nous avions franchi le fossé et nous étions aventurés en maraude dans la terre rouge des plantations, lorsque le propriétaire des oranges nous avait aperçus et conduits vers un arbre : "Prenez ces oranges-ci, ce sont les meilleures." Il avait cassé les branches lourdes de fruits et parfois embaumés encore de fleurs.

Nous traversions d'adorables villages escarpés, végétation pétrifiée de cette terre rose, pètrie de sang et de rayons. A chacun d'eux, nous nous arrêtons devant un groupe qui nous attendait. Nous déposâmes dans les mains levées des caisses de conserves, on nous tendait une voiture d'enfant. En bas, le voyageur qui descendait était accueilli avec de grandes tapes amicales dans le dos; vite une grosse femme embrassait ses enfants et disparaissait avec ses paniers dans l'autobus; nous repartions en criant "Salud! Salud!" Des femmes aux ondulations lustrées se rangeaient contre les murs des ruelles, la bouche ouverte de stupefaction apitoyée devant mon incomparable pousse. Nous criions : "Salud! Salud!" en passant sur la place où toute la population mâle était assise gravement sur des chaises. Les militaires fumaient, riaient, chantaient en chœur et tout à coup, au sortir des villages lançaient des "Cuidado! Cuidado!" (Attention)... Tout le monde se recroquevillait, s'aplatissait, levait les bras pour se garer des branches basses qui menaçaient nos têtes et les chants reprenaient, cahotés sur la route, dont les lacets se perdaient au loin dans la montagne.

A quarante kilomètres de Valence, tout le monde descendit devant une auberge. Dix minutes d'arrêt. Seule sur mon toit, car je n'avais pas voulu affronter inutilement l'épreuve de l'échelon inférieur, je m'étrai avec délice. Quel soulagement d'avoir atteint ce degré de salété que l'on puisse ignorer la poussière et les jarres d'huile! Vus d'en haut, les voyageurs étaient fort comiques, toutes les bouches occupées, les unes vers le ciel, par des goulots de bouteilles, les autres, démesurément ouvertes, par d'énormes tranches de pain débordantes d'omelette, de poisson, de aubacse.

Un fermier vint s'installer en face de moi, sur un sac de fèves, le dos à la route. Les militaires remontèrent et se casèrent à leurs anciennes places, les jambes dans la machine à coudre ou pendantes par-dessus bord. En apercevant le fermier, l'ancien occupant du sac de fèves faillit tomber à la renverse, d'autant plus que l'autobus exécutait un départ foudroyant. Mais il se raccrocha aux épaules, se jeta à plat ventre sur des tibias et rejoignit nez à nez son spoliateur. Ce fut terrifiant. Tout en admirant la sonorité de la langue espagnole, j'essayais de parer aux éventualités les plus pressantes : lever un bras — car si le militaire recevait un coup de poing, moi j'attraperais sans derrière en pleine figure — agripper le pied du fermier — car si c'était lui qui recevait le coup de poing, il roulerait sur la route, devant l'autobus. Si les deux hommes se prenaient à bras le corps, que tenter? C'en serait fait d'eux, de nos orbeils et de la voiture d'enfant. Le militaire s'était assis sur les genoux pointus d'un

camarade et fouillait dans sa poche en roulant des yeux meurtriers. Il sortit un paquet de cigarettes — s'en alluma une, et offrit cigarettes et briquet à la ronde, y compris au fermier. A chaque cahot cinquante doigts s'accrochaient aux vêtements du militaire; lui riait aux éclats, criait "Cuidado!" et soulevait prestement les branches au-dessus de nos têtes. Un autre avait acheté une orange pour la "Probrecta". C'était moi. J'acceptai et nous nous mimâmes à causer. Personne ne connaissait le français et moi très peu l'espagnol. Mais un soldat avait vécu cinq ans à Chicago et parlait l'anglais avec un superbe accent yankee. Il traduisait nos paroles : — De quel pays venez-vous? — De Belgique. — Pourquoi? — Par sympathie pour votre cause. — Ah! dit l'un des soldats, si jamais la Belgique est assaillie par des rebelles, nous irons, nous irons tous nous battre à vos côtés. Nous sommes si reconnaissants à la Belgique de nous aider aujourd'hui!

Nous longions un roc imprégné d'ombres violettes et personne ne remarqua que je rougissais. L'autobus, protégé des précipices par des kilomètres de murs crenelés, gravissait péniblement des lacets en épingle à cheveu. La masse dure et noire de l'immense montagne n'offrait aucune surface oblique : partout des escaliers, des terrasses, même dans le lit rocaillieux des torrents et la moindre anfractuosité, bourrée de bonne terre rouge, nourrissait des arbres qui nourrissaient des hommes.

— Voyez, me disaient mes compagnons, dans le temps, la terre n'appartenait qu'à quelques hommes! Ils en avaient trop. Les fruits pourrissaient aux arbres. Maintenant nous soignons les arbres, nous récoltons les fruits. Le fermier était descendu et le militaire assis sur son sac de fèves me demanda d'une voix grave : — Croyez-vous que nous serons victorieux? Au même moment, un météore traça dans le vide bleuté un fulgurant arc de cercle. Je n'avais jamais vu de météore. La bouche ouverte, je restai silencieuse. J'avais le cœur serré. Nous traversons en plein ciel un col dont les roches gardaient encore la couleur rousse du jour mourant. La plaine, lassée des travaux humains reposait déjà, allongée dans la nuit et, sur son étroite terrasse, au flanc du roc, un olivier frissonnait de solitude.

Plus de chants, plus de rires. Bientôt au pied des monts, je descendrais. Eux, les militaires, ils continueraient. Ils allaient là-bas vers le soleil disparu, rêvant peut-être à un enfant malade... aux abricotiers en fleurs... interrogeant l'avenir... Un obus traverserait peut-être le beau ciel d'Espagne et leur question resterait à tout jamais sans réponse... Marguerite RHEAUME

Réponse à la Poutre
Monsieur le Rédacteur : Bloy eut ses torts, Berthelot Brunet pittoresquement dit. Il se peut, mais ce dit Berthelot ne semble guère avoir compris celui qu'il critique de façon si arbitraire et surprenante. Arbitraire, parce que Bloy visait bien au-dessus du vil métal où on veut le confiner. Surprenante, parce que Berthelot déjà s'est, m'a-t-on dit, pré-tendu "petit cousin spirituel du grand Bloy."

L'argent qu'on peut recevoir ne doit pas empêcher d'exprimer son opinion personnelle, que se sache, à moins d'être franchement un VENDU. Je veux dire que Bloy pouvait médire — ou plutôt "juger" selon lui — mais que Bloy m'apparaît trop sincère dans ses vociférations de désespéré sublime pour que j'admette qu'on le range comme ça dans l'armée des vipères, dans le clan de la racaille et du mensonge. Je juge bon de rappeler que Bloy prend souvent aux entrailles quand il parle de l'artiste et des libertés nécessaires à l'homme dit libre pour produire de la substance durable.

Dans "Le Désespéré" Bloy souffre de son entourage faquin, nul et stupide. Et Bloy souffre en idéaliste de l'avilissement obligatoire à quiconque (surtout dans le monde des idées) veut gagner son pain. L'idéaliste Bloy se cadre devant la réalité brutale qui lui conseille, "pour le bien de son ventre" (l'argument bourgeois) de ravalier le noble Art jusqu'à l'industrie et jusqu'à la goujaterie impertinente qui justement tient la poche... dorée — qualificatif qui met tout particulièrement en lumière l'une des plus déplorable ambiguïtés usées dans l'estimation des valeurs humaines. Je considère ceci comme une simple mise au point sans aucun mérite pour moi puisqu'elle est élémentaire à donner le vertige pour quiconque a bien lu "Le Désespéré", désormais immortel. Bloy fut peut-être aussi un énergumène, mais — du moins dans "Le Désespéré" — ce ne fut jamais un hugolien rhéteur : certains accents ne peuvent tromper.

UN LECTEUR

RENSEIGNEMENT TRÈS UTILE...

Pharmacies ouvertes nuit et jour

Table with 4 columns: Pharmacy name, address, phone number, and city. Includes Pharmacie J. A. Gauthier, Pharmacie Montréal, Pharmacie Sarrazin & Choquette, and Pharmacie J. E. Tremblé.

Livraison dans toute la ville

de la PRESSE



CONTRE L'INTIMIDATION

Le gouvernement Roosevelt est à étudier une vieille loi en vue de l'appliquer dans le cas du maire Hague, de Jersey City, qui a empêché Norman Thomas, chef modéré du parti socialiste américain, d'adresser la parole à des réunions dans la municipalité. Cette loi prévoit que lorsque deux personnes ou plus "se conjurent pour blesser, opprimer, menacer ou intimider tout citoyen dans le libre exercice de la jouissance" de quelque droit constitutionnel, les conspirateurs, la preuve faite, doivent payer une amende pouvant aller jusqu'à \$5000, passer jusqu'à un an en prison et ne pouvant par la suite tenir aucun bureau ni aucun monopole créé constitutionnellement. Le gouvernement est avancé dans son étude. Si on s'était plus tôt rapporté à cette loi, les autorités de Jersey City n'auraient pas agi comme elles le font aujourd'hui. Elles ont prétendu justifier leur oppression en prétendant un regain d'intimidation et de violence de la gauche.

(The Gazette, Montréal)

L'EXEMPLE DE SIR CHARLES LINDSAY

L'attribution du "Distinguished Service Award of the City Improvement League" à Sir Charles Lindsay pour son travail en accord avec les campagnes menées à Montréal en faveur du nettoyage et de l'assainissement peut être ou ne pas être un honneur grandement recherché; mais c'en est certainement un dont il faut le féliciter, et qui est bien propre à accentuer la valeur des efforts concertés en ce sens. Si plus de nos citoyens montraient l'esprit civique de Sir Charles

FRANCO N'EST PAS ENCORE VAINQUEUR

— II —

Nous avons commencé la semaine dernière la publication d'une lettre adressée à la revue New Statesman, de Londres, par Louis Fischer, et datée de Barcelone.

Le remarquable journaliste américain déduit des observations qu'il est à même de faire dans la péninsule ibérique que les loyalistes peuvent tenir longtemps encore, et il est loin de désespérer de leur victoire finale.

Voici d'ailleurs la fin de son intéressant article :

Très tard et après d'amères et coûteuses expériences, la République commence à travailler de toutes ses forces. Il faut un effort gigantesque pour diriger cette tâche titanique. Tout d'abord, il faut maintenir intacts les fronts en dépit de la supériorité de l'ennemi en ce qui concerne les armements. Aujourd'hui, la ligne la plus faible semble être la ligne entre le coin poussant sa pointe vers la Méditerranée, de l'Ebre vers le Sud jusqu'à Vinazro — que l'on pourrait qualifier de "coulouir italien" — et Castellon. Si Franco peut percer ce front et atteindre Valence, un tel succès constituerait une grande victoire. Il dispose d'une grande liberté de mouvements et de plusieurs centaines d'avions nouveaux, et il pourrait très facilement déclencher une attaque sur d'autres points. Une percée sur un large front rendrait évidemment la situation militaire encore plus difficile, mais elle ne serait tout de même pas décisive. Néanmoins, Barcelone se rend compte de ces responsabilités et de ces préoccupations avec beaucoup de courage.

Les difficultés économiques de la République espagnole ne sont pas moins graves. En temps de paix, la population de la Catalogne s'élevait à trois millions d'habitants. Il faut y ajouter, à l'heure actuelle, un million et demi de réfugiés qui ne veulent plus vivre dans les régions occupées par Franco. J'ai vu ces malheureux logés dans les églises de Barcelone, vivant par milliers dans les bois d'oliviers et encombrant les routes, entre l'Ebre et Barcelone, avec leurs charrettes tirées par des mulets, chargées de matelas, de moutons, de poulets en cage, de sacs de farine, surmontés d'une vieille grand-mère ou d'un bébé incapable, comme le reste de la famille d'ailleurs, de se traîner littéralement derrière leur charrette pour couvrir des distances de plusieurs centaines de kilomètres. On n'a

La circulation d'été sur nos routes et la sécurité

Le problème de la sécurité sur nos grandes routes nationales va devenir de plus en plus pressant. A mesure que la saison va avancer, que le temps va se faire plus beau et que plus d'automobilistes parcourent ces routes. Seuls, l'éducation des chauffeurs, par la propagation continue et toujours plus largement répandue de la pratique de la prudence, parviendra à remédier à la situation.

Les organisations qui ont à leur service une véritable flotte de voitures automobiles et qui font systématiquement l'éducation de leurs conducteurs, en leur inculquant des méthodes prudentes et sûres pour conduire, font certainement beaucoup pour la protection de la vie humaine. La Bell Telephone Company est au tout premier rang de ceux qui ont pris l'initiative de cette éducation de la sécurité, au cours des récentes années.

L'an dernier, quelque six cent quatre-vingts conducteurs de ces autos et camions verts si familiers de la Bell Telephone ont reçu des récompenses attribuées pour conduite prudente par les associations de sécurité.

Avec les chauffeurs de la Bell Telephone, l'autre personne à toujours droit de passage. De plus, au-delà de quatre-vingt-quinze pour cent de la totalité des employés du téléphone travaillant à l'extérieur sont entraînés à donner les premiers soins aux blessés, ce qui les rend aptes à rendre des services appréciables aux victimes d'accidents, non seulement sur la route, mais en tout autre occasion où ils ont à se porter au secours d'accidentés.

Lindsay et manifestaient un tel dévouement désintéressé au bien-être de Montréal, nous aurions davantage sujet à être fiers de notre ville, et il s'y trouverait moins de traits qui nous sont des objets de reproche.

(The Star, Montréal)

GLOIRE A LA FASCISTE

La nouvelle constitution du parti fasciste d'Italie inclut cette clause : "Série, la guerre porte à la tension maximum toutes les énergies humaines et pose le sceau de la noblesse sur les peuples qui ont le courage d'y faire face." C'est une réaffirmation directe des théories nationales de Mussolini. Et tant que les chefs d'Etats auront de telles conceptions, il n'y aura pas de paix possible.

(The Gazette, Montréal)

LEÇON OBJECTIVE DE PAIX

En face de la haine et des dangers de guerre qui troublent tant l'Europe, on peut se demander s'il ne serait pas à propos de mentionner plus fréquemment la longue période de paix entre ces deux nations voisines, le Canada et les Etats-Unis. Enfin, l'idée des négociations amicales des différends entre nations, comme l'illustrent si bien les relations canado-américaines, devrait prévaloir dans les pays où l'on est si porté à brandir le poing ou à mettre sabre au clair dès qu'il se produit quelque petite difficulté.

(The Regina Leader Post)

Le traité de Rush-Bagot est une preuve irréfutable du pouvoir du bon-vouloir et de la bonne camaraderie sur la méfiance et l'isolement, le nouveau des négociations amicales aux mille coûteux canons.

(The Winnipeg Free Press)

Chez WOODHOUSE

COMPLETS SPORT

— 2 PANTALONS — POUR ADOLESCENT

Élegants complets, à devant droit ou à devant croisé, dos pincé, plissé ou Bi-Swing. Tissus tweeds de laine unis et de fantaisie. Couleurs: gris, brun, fauve. Tailles: 31 à 37. Pour 13 à 19 ans.

Rég. \$16.95

\$12.95

Aucun dépôt. 10 mensualités de \$1.30. Livraison au premier versement. Pas d'intérêt. Pas de supplément.

COMPLETS SPORT

— 3 ARTICLES — POUR GARÇONS

Jolis complets à dos sport dans toutes les nouvelles nuances de l'été. Tissus tout laine quadrillés, tachetés, tons unis et de fantaisie en brun, gris, fauve et bleu poudre. Tailles: 28 à 33, pour 10 à 15 ans.

Rég. \$12.95

\$9.95

Aucun dépôt. 10 mensualités de \$1.00. Livraison au premier versement. Pas d'intérêt. Pas de supplément.

COMPLETS DE SPORT, EN TWEED, DEUX PANTALONS

L'économie dont vous profitez ne réside pas simplement dans le bas prix de ces complets — il est important de tenir compte des différentes façons que vous pouvez utiliser ces très élégants complets. Vous serez toujours impeccablement vêtu si vous portez le veston avec un pantalon de flanelle crème ou encore avec un pantalon de couleur formant un gracieux contraste. Ces complets sont confectionnés de nouveaux tweeds fins qui vous assureront tout le confort désiré cet été et l'été prochain. Dessins et couleurs identiques à ceux des vêtements de prix élevés. Très élégants et très chic modèles sport. Tailles: 34 à 44.

Ordinairement \$25.00

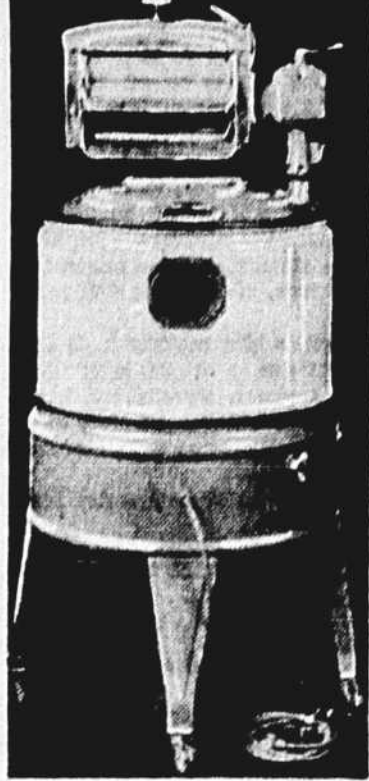
\$17.95

\$1.00 DE DÉPÔT

40 versements hebdomadaires de 43c, ou 10 mensualités de \$1.70. Pas d'intérêt. Pas de supplément.

LESSIVEUSES ÉLECTRIQUES

Munie d'un moteur 1/4 c.v. monté sur caoutchouc et lubrifié pour toute la vie, absolument garanti pour un an. Cuve en émail vitreux d'une capacité de 6 draps, essoreuse d'un nouveau dessin exclusif, vibration réduite au minimum par l'emploi de coussinets de caoutchouc scientifiquement disposés en sept endroits différents. Conduite par courroie absolument renfermée, aucune partie exposée : la courroie en V absorbera le choc momentané d'une surcharge donnant ainsi une plus longue durée au moteur. Approuvée par la Commission Hydro-Electrique.



SPECIAL COMPTANT ou CREDIT

\$69.50

AUCUN DÉPÔT

24 mensualités de \$2.90 — Pas d'intérêt ni supplément.

WOODHOUSE & CO. LIMITED

105 rue Ste-Catherine Ouest, Montréal
Londres Birmingham Liverpool Manchester Nottingham Hull Southampton Cardiff
Edinburgh Glasgow Belfast Dublin New-York Toronto Québec: 65, rue de la Couronne

Bravo, les démocrates!

Un comité d'action démocratique vient de se former. Son président est M. Raoul Trépanier. C'est significatif. Le travail est en train de bouger. Jusqu'ici, les ouvriers organisés n'ont pas osé entrer dans la politique active; mais leurs droits ont été menacés de divers côtés; ils veulent non seulement se défendre, mais attaquer au besoin.

Ce qui nous intéresse, dans ce groupement de démocrates, c'est le programme. J'en cite quelques parties :

- a) Libertés civiles et syndicales; garantie du droit d'organisation, du contrat collectif, liberté de presse, de parole, d'assemblée.
- b) Bien-être économique: Législation établissant un "Standard" de vie raisonnable, maximum d'heures de travail; travaux publics, démolition des taudis, assurance sociale, nationalisation des utilités publiques; programme agraire (à élaborer).
- c) Règlement des différends industriels par voie d'arbitrage volontaire.
- d) Obtention d'un salaire identique pour un même travail exécuté par l'un ou l'autre sexe.
- e) Priorité des réclamations de salaires sur toutes autres réclamations y compris celles judiciaires.
- f) Inspection de toutes les industries par le gouvernement afin d'établir une sécurité générale pour les employés.
- g-a) Abolition du dépôt électoral et de la qualification foncière pour toute charge publique.
- b) Usage gratuit des salles dans les écoles et bâtiments municipaux pour les citoyens qui désirent y discuter les questions publiques; ces salles devant également servir de bureaux de vote dans toutes les élections.
- c) Réformes gouvernementales: Abolition du Conseil législatif; repré-

sentation proportionnelle, suffrage féminin.

d) Réformes des taxes: Abolition de toute exemption de taxes en faveur des stocks de banque, terres et institutions qui ne sont pas des propriétés publiques ou qui ne servent pas exclusivement à des fins religieuses ou charitables.

e) Amendement de l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord afin de rendre possible la législation sociale à l'échelle fédérale, qui aiderait à relever notre province au niveau du reste du pays; tout en faisant adopter dans la constitution les garanties nécessaires concernant nos droits sociaux, religieux, linguistiques de tous les citoyens de la province.

- 3-Programme de réhabilitation de la jeunesse (à élaborer).
- a) Instruction gratuite, fréquentation scolaire obligatoire, livres gratuits.
- b) Prohibition du travail dans le commerce et l'industrie pour les enfants au-dessous de 16 ans.
- c) Suppression du travail fait dans les prisons ou écoles industrielles qui ferait concurrence sur le marché au travail libre et de la main-d'œuvre compétente.

Deux ou trois de ces points sont peut-être discutables; mais, dans l'ensemble, voilà un programme qui contient quelque chose de positif. Les libertés civiles, les restrictions aux exemptions de taxes pour certaines institutions, l'école gratuite et obligatoire, l'abolition du conseil législatif, les amendements à l'Acte de l'Amérique britannique du nord, nous en sommes.

Le parti libéral est actuellement à formuler son programme pour la convention de juin. Il devrait s'inspirer largement de celui-ci.

Paul RIVIERIN

De Pierre-le-Grand à Gaston Pilon

On raconte de Pierre le Grand, ce souverain énergique qui jeta les bases de la grandeur de la Russie d'avant 1917, une légende qui vaut la peine d'être répétée. On se rappelle que le plus remarquable des tsars se promenait à travers l'Europe, étudiant la civilisation de tous les pays, afin d'apprendre comment moderniser la plus arriérée des nations, la sienne. Voici ce qu'on rapporte dans la petite histoire de l'époque :

"Lorsque le tsar fut descendu à Leipzig, il déclara que la salve de canons en son honneur n'était pas assez bruyante.

"Alors le gouverneur, cherchant à tout prix à satisfaire la majesté impériale, transporta au marché public douze de ses plus gros canons et ordonna de faire feu depuis quatre heures de l'après-midi jusqu'à minuit. Toutes les fenêtres du marché éclatèrent, mais le tsar fut content.

"Le compliment semble avoir été goûté de sa majesté, car Pierre le Grand, en signe que sa reconnaissance valait mieux que des phrases sonores, daigna s'enivrer impérialement afin de laisser voir sa haute satisfaction."

On ne peut pas en douter: ceux qui font de grandes choses dans ce monde sont généralement des individus qui ont des traits gargantuans.

Le génie qui osait créer Pantagruel, dominer du haut d'une petite forteresse à Kingston les Iroquois féroces, prendre une Première République qui s'écroulait et la rebâtir pour en faire le Premier Empire, ou ériger St-Pierre à Rome, n'est pas un cerveau qu'on peut juger selon les règles de la mignardise.

Sir John Macdonald n'aurait pas été grand-chose comme marguillier d'église, cependant il a fait le Canada.

Les créateurs de nos chemins de fer ne se battaient pas avec des gants bourgeois, mais ils ont contribué à faire de ce Dominion une unité qui vient de surmonter des épreuves terribles et qui a des chances de durer quelques années encore, malgré les tentatives forcées de certains politiciens de la déchirer en morceaux.

Pouvez-vous vous figurer Sir William Van Horne employé à se liasser les cheveux à la brillante, ou Sir Donald Mann suçant par une paille une menue bouteille de lait de beurre?

On peut amener l'être humain à la contrition ou aux larmes en lui énonçant des grands principes et des belles théories. Si on raisonne avec lui, on peut le faire réfléchir. Mais il n'agira effectivement que quand il se verra dirigé par

une personnalité tellement sûre d'elle-même qu'elle pourra danser dans ses dents les convenances et les préjugés des peuples et les secouer comme des rats.

Les hommes ne se font pas tuer pour des principes, ils se font tuer pour des chefs. Et avant d'être chef, il faut qu'on se respecte plus qu'on respecte les lois et les manières dicées, codifiées et bavées par des êtres de rien.

Un grand nombre de Canadiens — et je dois admettre que j'en suis un — ont parfois prêté l'oreille, pendant ces dernières années, aux théories alléchantes des individus et des groupes de tendance socialiste.

Mais le socialisme nie l'instinct humain de révérence pour l'homme qui sait réussir. Le socialisme n'admet que les petits, avec leurs petites aspirations indistinctes. Il encourage, non pas l'action mais une sorte de mécontentement pleurnichant.

Ce qui est vrai du socialisme est vrai de tout autre "isme" qui cherche à comprimer les variétés incalculables du tempérament humain dans une matrice "litannique" propre seulement aux craintifs et aux paresseux. Au fond du cœur, même quand la raison nous assure que l'Utopie serait bien belle si elle pouvait fonctionner, nous sommes portés à respecter l'individu dominateur et viril qui sait nous commander à sa guise et nous offrir comme cause à suivre s'il le faut jusqu'à la mort, quelque chose de plus substantiel et de plus stimulant que des théories filandreuses.

Pourquoi l'humanité, oubliant l'expérience de la race et les leçons accumulées de l'histoire, cherche-t-elle toujours à rédiver la vie à deux ou trois "règles et règlements"?

Pourquoi nos esprits ne peuvent-ils pas non seulement comprendre mais accueillir le fait frappant que l'Intelligence qui a formé l'univers l'a formé robuste et varié, non pas rigide et maigrelet?

Les anciens Juifs qui représentaient leur Dieu comme une Voix rugissante, faisant tonner du haut du Ciel la colère et la destruction, connaissaient mieux la réalité que ces Chrétiens modernes qui le dépeignent à peu près comme un petit poulet qui vient d'éclorre et qui gazouille dans une basse-cour désolée.

La plupart des chefs d'aujourd'hui semblent conduire mais ne font que suivre.

Et c'est pourquoi il y a stagnation dans ce vaste, jeune et riche Dominion, qui pourrait avancer à grands pas.

Edouard LeDORÉ

Les AFFAIRES au CANADA

LA PRODUCTION MINÉRALE DU CANADA ATTEINT UN RENDEMENT SANS PRÉCÉDENT

OTTAWA, Canada. — En 1937 la production minière du Canada a dépassé tout ce qui a précédé; sa valeur a été chiffrée à \$456,793,290, contre \$361,919,372 en 1936, soit un relèvement de \$94,873,888 ou 26 p. 100. On a établi un nouveau record dans le rendement d'or, de cuivre, de nickel, de plomb, de zinc, de platines, de sélénium, de tellure, d'amiante, de sel de soufre, de syénite à néphéline, de sulfate de soude, de gaz naturel et de pétrole brut.

La production de l'or a mené la marche en 1937 avec un rendement de 4,095,872 onces de fin, évaluées à \$143,314,861, contre 3,748,028 onces valant \$131,298,421, en 1936. La province d'Ontario a contribué 63 p. 100 de ce rendement, Québec 17.6 p. 100, la Colombie-britannique 12.3 p. 100, le Manitoba et la Saskatchewan 5.6 p. 100. Nombre d'autres mines d'or ont commencé à produire pendant l'année et les travaux de mines en valeur et de construction font des progrès très rapides en divers endroits de nos zones aurifères. Un fait digne de remarque c'est qu'en 1937 entre 15 p. 100 et 20 p. 100 de l'or produit provenait de mines qui sont d'abord productrices de métaux non précieux.

On a atteint un nouveau record dans la production du cuivre: 531,041,878 livres d'une valeur de \$69,049,734, soit une hausse de 26 p. 100 dans la quantité et de 75 p. 100 dans la valeur. La production du nickel, évaluée à \$59,507,176, a dépassé de 32 p. 100 le total de 1936; celles du plomb et du zinc, valant respectivement \$21,013,404 et \$18,157,894, constituaient un nouveau maximum. La production de l'argent a atteint un total de 22,683,032 onces de fin valant \$10,180,371, soit un relèvement de 23.7 p. 100 quant à la quantité et de 23 p. 100 dans la valeur. Les platines ont fourni un rendement d'une valeur de \$9,933,709, contre \$7,803,806, en 1936.

La production houillère s'est chiffrée à 15,775,432 tonnes, comparativement à 15,229,182 tonnes en 1936; le rendement du pétrole, 2,978,268 barils, était le double de l'année précédente tandis que la production de gaz naturel, 20,589,198,000 pieds cubes, représentait une avance de 5.3 p. 100.

La production des minéraux non métalliques autres que les combustibles, a atteint une valeur de \$22,482,620, un relèvement de 34 p. 100. Le rendement d'amiante a été de 410,026 tonnes, contre 301,287 l'année précédente; il y a eu un gain de 25 p. 100 dans la production du gypse qui s'est chiffrée à 1,042,239 tonnes, soit une augmentation de 25 p. 100. On a produit 459,027 tonnes de sel contre un total de 391,316 tonnes en 1936. D'autres minéraux importants à l'industrie comprennent le feldspath, la syénite à néphéline, le graphite, le mica, la dolomie magnésique, le sulfate de sodium, les oxydes de fer, les minéraux lithinifères, le talc et la stéatite, la laine minérale, le soufre, le quartz, la diatomite et la brique de silice.

La production des matériaux de construction, tels que la brique, la chaux, le ciment et la pierre, s'élevèrent à \$34,401,669 contre \$25,770,741 en 1936, ce qui indique une amélioration dans l'industrie de la construction.

(Communiqué du Ministère des Mines et des Ressources.)

Le tourisme et l'industrie pétrolière au Canada

Peu de gens soupçonnent l'importance et les avantages matériels qui découlent du tourisme américain pour notre économie nationale. Ceux qui vivent de cette industrie sont légion au Canada et nos entreprises pétrolières en dérivent chaque année une part très substantielle de cet afflux considérable de revenus. On ne se douterait pas que \$400,000 autos de provenance américaine ont franchi la frontière en 1937, soit un demi million de plus que l'année précédente, et pourtant ces chiffres sont exacts. Ces touristes au nombre de 18,248,000 ont laissé la rondelette somme de \$300,000,000 au Canada en 1937, dont une bonne partie a été dépensée en gasoline et autres essences.

Dans le même ordre d'idées on constate que le nombre de voitures portant licence canadienne a atteint approximativement 1,400,000 véhicules en circulation et cet effectif augmente dans la proportion de 100,000 voitures par année. Sous le rapport du revenu, la taxe provinciale sur l'essence rapporte à elle seule environ 40 millions de dollars au trésor des provinces canadiennes. Le Québec, pour sa part, avec son contingent de 205,400 voitures a retiré probablement \$13,000,000 l'année dernière provenant de la taxe sur la gasoline et l'enregistrement des voitures. Cette source importante de revenu s'accroît au rythme de \$1,000,000 par année, ce qui porterait ce montant à \$14,000,000 en 1938!

En somme, bon mal en la consommation de gasoline et de ce pétrole escalade de nouveaux sommes et ceci explique la régularité avec laquelle \$76,000,000 sont distribués en dividendes, annuellement par cet important groupe, qui se classe en second, après les mines canadiennes, pour le montant le plus élevé de dividendes distribués par nos industries.

Il est donc évident que comme placement cette catégorie de valeurs est dans une place privilégiée.

Les huiles de l'Alberta à l'honneur

Des développements, qui tranchent de l'ordinaire et qui peuvent amener un mouvement de reprise accentué dans le compartiment des huiles, se déroulent, en ce moment, dans les champs de pétrole de l'Alberta. Tout d'abord, le débit de la Vallée Turner, malgré certaines restrictions a avancé prodigieusement. De 700 barils par jour qu'il était il y a à peine deux ans, il a atteint 32,000 barils, soit l'équivalent de 4,000,000 par année. Avec l'extension en cours des conduites de pétrole de la Vallée Turner à Calgary on s'attend à ce que la restriction soit relâchée du taux minime de 42 cent pour le porter à 60 pour cent, ce qui élèverait le débit annuel à plus de 6 millions de barils. Enfin à 100 pour cent de capacité un objectif de 11,500,000 serait réalisable, d'où une amélioration substantielle dans les recettes des compagnies de pétrole de l'ouest. Comme 35 puits sont présentement forés, une éclipse nouvelle de sources de pétrole est dans l'ordre normal des choses.

Pour le moment le nord, le sud et l'ouest du district de la Vallée Turner sont l'objet de travaux févriques d'exploration, travaux conduits sur une grande échelle et les résultats déjà obtenus en disent long.

(Extrait des Nouvelles financières de Racine et Cie — J. R. Rouso — Service de la Statistique.)

TRIBUNE DU LECTEUR

Pourquoi cette défranchisation?

On veut faire des élections des commissaires d'écoles, en juillet prochain une affaire de famille... Par une décision du gouvernement provincial seuls les propriétaires qui ne doivent pas de taxes scolaires auront droit de vote. C'est dire que près de 75% des propriétaires ne pourront pas voter... Le propriétaire d'un terrain vacant ou d'une propriété évaluée à \$1,000 ou \$1,500 aura plus à dire dans le choix des commissaires que celui qui a pour \$100,000.

On a demandé aux petits propriétaires de se montrer humain et ne pas craindre de louer leurs maisons aux chômeurs. Le résultat est que, dans certains cas, des propriétaires ont vu partir des locataires qui leur devaient de \$200 à \$300. Dans d'autres cas, des propriétaires qui louaient leurs logements à \$25 et \$30, par mois, avant la crise ont dû se contenter, pour se montrer humains et généreux, des loyers de \$10 par mois. On leur faisait entendre que la ville les traiterait bien. Leur générosité a été cause, dans la plupart des cas, d'accumulation des arriérés de taxes, y compris la taxe scolaire.

Pour récompenser ces propriétaires le gouvernement provincial vient de décider qu'en juillet prochain, lors des élections de commissaires d'écoles, seuls ceux qui ne doivent aucun arriéré de taxes scolaires pourront voter. En d'autres termes, cette décision veut dire que près de 75% des propriétaires se verront privés de leur droit de vote.

1800 corporations scolaires se trouvent affectées par cette décision du gouvernement provincial.

Il y a 4 ou 5 ans, le gouvernement Taschereau, qui avait compris la situation, par ce temps de crise, adopta une loi spéciale qui permettait aux propriétaires qui avaient des arriérés de taxes scolaires, non seulement de voter, mais même de se porter candidats à la commission.

Cette décision du gouvernement provincial de laisser voter ceux qui n'ont aucun arriéré de taxes scolaires veut dire que le petit propriétaire d'un terrain vacant ou d'une propriété évaluée à \$1,500, ou \$2,000, payant que quelques piastres de taxes par année, aura plus à dire dans le choix des commissaires d'écoles, en juillet prochain, que le gros propriétaire dont les propriétés sont évaluées à plus de \$100,000, car celui-ci a des centaines de piastres de taxes scolaires à payer et c'est beaucoup plus difficile.

Je dit haut que cette décision sera une affaire de famille. Voici ce qui arrive. Si un candidat de la bonne cause, à un ami appartenant lui aussi à la bonne cause, qui ne peut pas voter, parce qu'il doit des arriérés de taxes scolaires, le candidat l'emène au bureau du secrétaire-trésorier, qui lui aussi est un autre représentant de la bonne cause. S'il ne l'était pas, il n'occuperait pas position passé trois heures de l'après-midi, et le propriétaire qui a des arriérés, afin de pouvoir voter, donne son cheque et il vote. Le lendemain matin, dans certains cas, ce propriétaire qui a donné son cheque la journée précédente, afin de pouvoir voter, passera par le bureau du secrétaire reprendre son cheque avant l'ouverture de la banque, car il sait fort bien que le cheque qu'il a donné n'a aucune valeur. Dans d'autres cas, le cheque sera déposé pour revenir deux ou trois jours après avec un fameux

"N.S.F." Et comme l'élection est terminée, il est trop tard; si se trouve alors, que celui qui avait des arriérés de taxes a voté parce que la chose s'est faite entre gens de la bonne cause.

Votez-vous comment on agit, chez les représentants de la bonne cause? Il se trouve, dans la province, 1800 corporations scolaires où cette affaire peut être pratiquée, tandis que les autres propriétaires, qui ne sont pas du groupe ne votent pas parce qu'ils ont des arriérés de taxes scolaires pour avoir logé des chômeurs.

Vous me demandez peut-être les raisons de ce changement... Pour moi, il s'en trouve deux. D'abord un commissaire d'écoles, impopulaire, qui désire se présenter de nouveau sera certainement battu, si tous les propriétaires votent, tandis que s'il y a que les propriétaires qui n'ont aucun arriéré de taxes qui votent, il se trouvera que 25% seulement des propriétaires voteront, surtout les amis du commissaire sortant de charge ou pratiquement rien que ses amis. De cette façon il sera réélu... La deuxième raison, c'est que, anciennement, un curé se faisait un devoir d'aller lui-même visiter les écoles. Il considérait cela comme un devoir. Depuis une année ou deux, dans différents endroits de la province, cette coutume a cessé et certaines commissions scolaires ont nommé des vicaires comme inspecteurs d'écoles avec salaires variant entre \$600, \$700 ou \$800 par année. On choisit d'habitude un vicair qui s'occupe beaucoup d'une oeuvre paroissiale spéciale. Naturellement il ne recevra aucun salaire spécial pour le temps qu'il donnera à cette oeuvre, et, par camouflage, il arrivera à se faire nommer inspecteur des écoles avec un salaire. En plus de retirer ce salaire pour un travail d'inspection des écoles, que les curés étaient heureux de faire gratuitement, ce vicair ce vicair se trouve à enlever une situation à un bon père de famille, sans travail. Ces vicaires savent fort bien que ce genre d'abus peut être toléré que par une commission scolaire amie. Pendant que le propriétaire se verra privé de son droit de vote parce qu'il aura accumulé des arriérés de taxes, le vicair qui est incapable de voir à sa propre existence, (ce qui n'est probablement pas de sa faute) continuera à avoir son gros mot à dire dans l'administration des millions du pays en gardant son droit de vote soit au fédéral, provincial ou municipal. Est-ce logique? Depuis quelques années l'aide aux chômeurs a plutôt été l'aide aux échevins et autres officiels.

Edouard LEJEUNE

Nouvelles minières

La Dumico Gold Corporation nous a fait part récemment que la galerie est du deuxième niveau, où l'on fait actuellement des travaux, est en minerai, et sa valeur est considérablement plus élevée que l'on s'y attendait, d'après ce qu'on démontré des essais récemment terminés. Les officiers de la Corporation nous informent de ce qu'un wagonnet d'échantillons a donné des résultats de \$6.30, \$7.00, \$4.55, \$10.85 et \$7.00, ce qui est considéré comme très encourageant et indique d'une formation favorable à l'est de la mine. On attend d'autres rapports des ingénieurs de la Corporation.

Le problème allemand et Tchéco-Slovaquie

A. — CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

La gravité de ce problème à la fois de l'importance numérique et sociale et de la répartition géographique de la minorité allemande, ainsi que de sa représentation politique au Parlement Tchéco-Slovaquie. Une population de 3.231.688 individus de race et de langue allemande, représentant 22-1/3 pour cent de la population totale du pays, vit le long des frontières montagneuses de la Tchéco-Slovaquie, sans former toutefois un bloc compact. Tantôt elle se divise en groupes voisins, qui séparent des zones tchèques, tantôt elle équilibre la population tchèque des zones mixtes, tantôt elle s'isole en îlots linguistiques au sein de la masse tchèque de l'intérieur. A elles seules, les deux bandes limitées à l'ouest par les Monts Métalliques, à l'est par les Monts des Géants et par les Sudètes, mais coupées par les districts mixtes de Most et de Děčín, réunissent près de 1.700.000 allemands. Tenant compte du groupe voisin de la Silésie prussienne, des 326.000 allemands répartis le long de la Silésie d'Opeln et de ce cinquième bloc que les Monts de Bohême séparent de la marche d'Autriche, on atteint ainsi le chiffre de 2.300.000 individus. C'est une ceinture épaisse dont les cartes officielles allemandes accentuent la continuité, alors que les cartes officielles tchécoslovaques la découpent en morceaux indépendants. Une étude impartiale de la démographie régionale conduit à admettre l'impossibilité de tracer une ligne ethnographique pure, qui séparerait le pays tchèque du territoire des minorités allemandes, auxquelles d'ailleurs se sont incorporés des éléments tchèques dont on ne peut soutenir que tous soient des fonctionnaires de la jeune République tchéco-slovaquie.

Cette cohabitation des allemands et des tchèques n'est pas récente, en effet. Dès le huitième siècle, des colons allemands s'installèrent en Bohême. Ce furent des clercs, des marchands, des artisans qui participèrent à la fois à la fondation des villes et à la colonisation de la zone périphérique. Recherchés par les rois de Bohême, ils s'assurèrent d'excellentes positions dans le clergé et dans l'administration. Ralenties au quinzième siècle par la révolte des Hussites, la progression de la colonisation allemande reprit au 16ème siècle. Installés dans les biens des seigneurs tchèques qu'exila Ferdinand II, les allemands réclamèrent et obtinrent l'égalité juridique complète de la langue allemande et de la langue tchèque. Ainsi fut préparé l'asservissement de la Bohême à la dynastie des Habsbourg, ainsi se consolidèrent les privilèges sociaux des allemands dans ce pays jusqu'à l'effondrement de l'empire en 1918.

B. — LE COMPORTEMENT DE LA MINORITÉ ALLEMANDE DEPUIS LES TRAITÉS DE VERSAILLES ET DE SAINT-GERMAIN.

La politique des Habsbourg avait assuré la prédominance des allemands sur les tchèques, au lieu de fédérer raisonnablement des peuples éveillés à la vie nationale, sur un ensemble géographique, politique et économique homogène. La base solide d'expansion qu'elle avait offerte à l'Allemagne sur le fameux axe eurasiatique, que les techniciens allemands avaient tracé de Hambourg au Golfe Persique, avait été un sujet d'inquiétude pour la Russie, pour la France et pour l'Angleterre. Les traités de paix de 1919 eurent la disjonction en démantelant l'Empire et en favorisant la restauration de la nation tchèque.

Dès qu'il fut admis que les Alliés, obéissant à des considérations économiques, politiques et stratégiques, garantiraient les frontières historiques de la Tchéco-Slovaquie, les Allemands de la minorité envisagèrent la création de l'Etat indépendant du "Deutsch Bohmen", constituant une armée, le Volkwehr, et entamèrent des négociations pressantes avec la République autrichienne. La tentative échoua.

Survinrent les élections municipales de 1919 et les élections législatives de 1920. Bien que les uns et les autres aient assuré la représentation légale de la minorité, les députés allemands rédigèrent un mémoire de protestation dont le salient fut la Société des Nations. Une habile distinction y était établie entre les Tchèques et les Slovaques. Une subtilité

argumentative linguistique permettait de considérer les Ruthènes et les Slovaques comme des minorités nationales et d'affirmer que les Tchèques ne représentaient pas la moitié de la population totale. On les accusait, au surplus, d'imposer leur langue et leurs fonctionnaires à cinq minorités nationales.

Le ton paraissait être donné par Mr. LODGMAN, le chef des pangermanistes de Tchéco-Slovaquie. Ne déclarait-il pas: "L'Etat tchéco-slovaque est un instrument de la politique française pour le maintien des 'Diktat'. Le détruire, c'est la mission de la politique pangermaniste, qu'elle s'affirme à l'intérieur ou à l'extérieur du Reich. La libération des allemands de Tchéco-Slovaquie est une simple question de force politique."

2o L'ACTIVISME.

Une partie du camp allemand ne tarda pas cependant à constater la vanité de cette attitude d'opposition négative. Les agrariens allemands, les chrétiens sociaux, puis les sociaux démocrates constituèrent peu à peu le "FRONT DU TRAVAIL" qui s'opposa au "FRONT NATIONAL" des nationalistes et des nationaux socialistes allemands. Ils poursuivirent, désormais, la politique "activiste" jusqu'à la collaboration au sein du gouvernement. Il semblait alors, selon les déclarations du Président MASARYK, que les Allemands "obéiraient tout ce dont ils avaient besoin, pour leur développement culturel et économique, si le peuple tchéco-slovaque échappait aux idéologies passagères qui ne rapprochent pas, mais qui éloignent."

3o LA CONTAGION DE LA "VOLKS GEMEINSCHAFT" (idée de communauté nationale).

Mais le national-socialisme triomphant rajoutait déjà le mythe de la race supérieure et proclamait à nouveau l'évangile de la Volksgemeinschaft.

A un premier degré la Volksgemeinschaft est une aspiration spirituelle. C'est la Patrie idéale de tous ceux qui parlent la langue allemande. C'est la communauté culturelle qu'entrevoit déjà Fichte, dans son treizième discours à la Nation allemande.

A un deuxième degré, la Volksgemeinschaft prend un contenu radical. Tous les Allemands doivent se grouper dans la foi commune en la vertu incomparable du sang allemand.

A un troisième degré, ce patriotisme culturel et racial, si différent du patriotisme géographique français, se précise autour de l'idée de "l'unité de la nation allemande".

Le 1er du programme nazi de 1920 déclare déjà: "Nous fondons sur le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, nous exigeons la réunion de tous les Allemands dans une grande Allemagne".

A son tour, Othmar SPANN, l'un des théoriciens du racisme, proclame que "la Volksgemeinschaft prime l'Etat". En juin 1935, le Docteur STEINACHER précise que la parenté du sang de la race et de la langue constituent le germanisme mieux que la nationalité politique. Dans son livre "Volk und Völker" Von LOSCH écrit enfin:

"L'idée d'union nationale a été en soi, et jusqu'à présent, spirituelle, avant tout. Elle esquise un sentiment unique qui doit être le signal du rassemblement allemand. Il s'affirmera un jour aussi sous la forme politique."

En effet, depuis l'avènement du national-socialisme triomphant, l'Office des minorités allemandes à l'Etranger transforme progressivement le contenu de la Volksgemeinschaft. C'est maintenant, avant tout, un puissant mouvement populaire de protestation et de revendication, d'un front allemand contre le "non allemand", contre le rationalisme et le libéralisme des démocrates.

C'est ainsi qu'un quatrième degré la Volksgemeinschaft peut entrer en conflit avec le gouvernement de la Nation à laquelle s'incorpore la minorité allemande.

(à suivre)

LES LÉNDEMAINS DE LA GUERRE

La politique des Habsbourg avait assuré la prédominance des allemands sur les tchèques, au lieu de fédérer raisonnablement des peuples éveillés à la vie nationale, sur un ensemble géographique, politique et économique homogène. La base solide d'expansion qu'elle avait offerte à l'Allemagne sur le fameux axe eurasiatique, que les techniciens allemands avaient tracé de Hambourg au Golfe Persique, avait été un sujet d'inquiétude pour la Russie, pour la France et pour l'Angleterre. Les traités de paix de 1919 eurent la disjonction en démantelant l'Empire et en favorisant la restauration de la nation tchèque.

Dès qu'il fut admis que les Alliés, obéissant à des considérations économiques, politiques et stratégiques, garantiraient les frontières historiques de la Tchéco-Slovaquie, les Allemands de la minorité envisagèrent la création de l'Etat indépendant du "Deutsch Bohmen", constituant une armée, le Volkwehr, et entamèrent des négociations pressantes avec la République autrichienne. La tentative échoua.

Survinrent les élections municipales de 1919 et les élections législatives de 1920. Bien que les uns et les autres aient assuré la représentation légale de la minorité, les députés allemands rédigèrent un mémoire de protestation dont le salient fut la Société des Nations. Une habile distinction y était établie entre les Tchèques et les Slovaques. Une subtilité

argumentative linguistique permettait de considérer les Ruthènes et les Slovaques comme des minorités nationales et d'affirmer que les Tchèques ne représentaient pas la moitié de la population totale. On les accusait, au surplus, d'imposer leur langue et leurs fonctionnaires à cinq minorités nationales.

Le ton paraissait être donné par Mr. LODGMAN, le chef des pangermanistes de Tchéco-Slovaquie. Ne déclarait-il pas: "L'Etat tchéco-slovaque est un instrument de la politique française pour le maintien des 'Diktat'. Le détruire, c'est la mission de la politique pangermaniste, qu'elle s'affirme à l'intérieur ou à l'extérieur du Reich. La libération des allemands de Tchéco-Slovaquie est une simple question de force politique."

Une partie du camp allemand ne tarda pas cependant à constater la vanité de cette attitude d'opposition négative. Les agrariens allemands, les chrétiens sociaux, puis les sociaux démocrates constituèrent peu à peu le "FRONT DU TRAVAIL" qui s'opposa au "FRONT NATIONAL" des nationalistes et des nationaux socialistes allemands. Ils poursuivirent, désormais, la politique "activiste" jusqu'à la collaboration au sein du gouvernement. Il semblait alors, selon les déclarations du Président MASARYK, que les Allemands "obéiraient tout ce dont ils avaient besoin, pour leur développement culturel et économique, si le peuple tchéco-slovaque échappait aux idéologies passagères qui ne rapprochent pas, mais qui éloignent."

Mais le national-socialisme triomphant rajoutait déjà le mythe de la race supérieure et proclamait à nouveau l'évangile de la Volksgemeinschaft.

A un premier degré la Volksgemeinschaft est une aspiration spirituelle. C'est la Patrie idéale de tous ceux qui parlent la langue allemande. C'est la communauté culturelle qu'entrevoit déjà Fichte, dans son treizième discours à la Nation allemande.

A un deuxième degré, la Volksgemeinschaft prend un contenu radical. Tous les Allemands doivent se grouper dans la foi commune en la vertu incomparable du sang allemand.

A un troisième degré, ce patriotisme culturel et racial, si différent du patriotisme géographique français, se précise autour de l'idée de "l'unité de la nation allemande".

Le 1er du programme nazi de 1920 déclare déjà: "Nous fondons sur le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, nous exigeons la réunion de tous les Allemands dans une grande Allemagne".

A son tour, Othmar SPANN, l'un des théoriciens du racisme, proclame que "la Volksgemeinschaft prime l'Etat". En juin 1935, le Docteur STEINACHER précise que la parenté du sang de la race et de la langue constituent le germanisme mieux que la nationalité politique. Dans son livre "Volk und Völker" Von LOSCH écrit enfin:

"L'idée d'union nationale a été en soi, et jusqu'à présent, spirituelle, avant tout. Elle esquise un sentiment unique qui doit être le signal du rassemblement allemand. Il s'affirmera un jour aussi sous la forme politique."

En effet, depuis l'avènement du national-socialisme triomphant, l'Office des minorités allemandes à l'Etranger transforme progressivement le contenu de la Volksgemeinschaft. C'est maintenant, avant tout, un puissant mouvement populaire de protestation et de revendication, d'un front allemand contre le "non allemand", contre le rationalisme et le libéralisme des démocrates.

C'est ainsi qu'un quatrième degré la Volksgemeinschaft peut entrer en conflit avec le gouvernement de la Nation à laquelle s'incorpore la minorité allemande.

(à suivre)

L

« « « CLAUDINE À L'ÉCOLE DU JOUR » » »

Le mot féminin

Autres succès féminins...

Il n'est actuellement question, dans la presse française, que de Mme Constance Colline, avantageusement connue déjà comme romancière et médecin, qui vient de se révéler comme auteur dramatique en portant à la scène, sous le titre: "Septembre", une adaptation de son roman: "La Main passe".

Cette pièce, qui se joue au théâtre du Vieux-Colombier, obtient un vif succès. On dit de Mme Colline que son dialogue est rapide, qu'elle aime marivauder — non sans cynisme — et que ses analyses psychologiques qui, dans le livre, avaient été émaillées d'un esprit si aigu ne perdent rien à la scène... au contraire!

On peut lire dans Les Nouvelles Littéraires, sous la plume de Maurice Martin du Gard: "Mme Colline est terriblement intelligente! Nos confrères de la critique l'ont trouvée très distinguée, et je le répèterais à mon tour si je ne redoutais que ce compliment n'impliquât un manque d'humanité. Elle est dans la vie un médecin aussi. Elle n'éprouve pas son cœur, mais elle en a, et j'espère bien que ses prochaines pièces vous le prouveront encore davantage. Avec "Septembre", elle donne un peu l'impression de travailler à l'amphithéâtre; elle dissèque amoureusement entre de fûtes camarades; elle a écouté la plainte humaine non seulement dans son boudoir, dans les salons, mais aussi dans les hôpitaux. Elle reproduit cette plainte avec un amour attendri, a écrit Drieu la Rochelle, et vous pouvez le croire."

Nolons en passant qu'on dit aussi grand bien de l'interprétation, où l'on remarque Jacqueline Porel — petite fille de la "grande" Réjane — délicieuse co-

médienne, légère et grave tout ensemble, dont c'est vraiment le premier rôle. Elle a cet air décidé, cette netteté générale qui convient à son personnage, et beaucoup de sensibilité.

Mme Colline ne peut travailler que "hors Paris". Le téléphone, les amis, comment s'en défendre? Il ne reste qu'une ressource: fuir. Elle fuit sur la route, de toute la vitesse de son auto, et là, enfin, elle peut penser. Sur la route naissent ses personnages...

A ce propos, Mme Constance Colline révèle que ce sont ses personnages qui lui imposent leur volonté. Ils lui donnent beaucoup d'ennuis. Ils la conduisent là où elle n'avait pas prévu qu'ils l'emmèneraient. Elle se trouve un beau matin très loin de la route tracée sur son itinéraire dramatique.

Ah! les difficultés d'un auteur au volant, conduit par ses personnages! s'écrie la charmante femme de lettres, au cours d'une interview.

Et elle dit ailleurs: "Ne croyez pas que, pour être auteur dramatique, il suffit d'écrire une pièce; il faut encore être peintre, tapissier, décorateur, souffleur à l'occasion, ou machiniste."

Mais en fin de compte, elle avoue qu'il est amusant d'être auteur dramatique, et elle a ce joli mot: "Une pièce, c'est quelque chose qui naît, qui a une vie propre, on continue à aller la voir, à s'en occuper, c'est un enfant auquel on reste attaché."

On aura donc eu raison de dire que l'instinct paternel — ou maternel — préside parfois aux satisfactions d'un auteur dramatique!

Alice GUAY



Les tissus à carreaux sont très populaires à Paris, cette saison. Ce modèle, signé Molyneux, comprend une jupe de laine plissée, à carreaux rouges et noirs, très jeune d'allure, et une petite jaquette de jersey noir, au dos ajusté, avec des revers arrondis.

LE MOT FÉMININ

LA COURTOISIE CHEZ-NOUS ET CHEZ NOS VOISINS

J'ai lu récemment, dans un journal, une nouvelle qui n'a pas été sans m'amuser.

Madame Katie Jensen, de Salt Lake City, est professeur de charme dans une école de cette ville. Ses principes fondamentaux, pour ce qui est du charme, consistent dans une éducation où la patience et la politesse sont à l'honneur, même envers un époux grognon, retardataire, même envers des amis représentables.

Tout cela est bien éducatif, et, comme toute chose qui touche à l'exception ou à l'excentricité, ce nouveau mode d'éducation fait le jour chez nos voisins: les Américains.

Pourtant, je ne suis pas prête à dire que les Américains manquent de charme et qu'elles doivent suivre un cours où l'on enseigne comment l'acquiescer. Chacun sait qu'elles sont l'emblème de la beauté esthétique, de la grâce et de la personnalité. Trois qualités qui, d'elles-mêmes, dénotent un charme qu'on ne peut nier et qui crève les yeux pour peu qu'on veuille bien en convenir. Qu'elles soient impatientes, mon Dieu! il est permis de le supplier, en ce pays où tout marche à une allure vertigineuse. Quant à la politesse, Madame Jensen, habituée qu'elle est de vivre constamment avec nos voisines, ne pense probablement pas comme moi puisqu'elle voit l'utilité de l'inclure dans son programme. Peut-être est-ce seulement une manière détournée d'amener les hommes à un certain raffinement en incluant à des femmes des notions de savoir-vivre, des conseils judicieux, sachant bien que sur ces dernières seulement, diplomates innées, repose le succès de cette réforme. Car, ce sont les Américains et non les Américaines qui auraient surtout besoin de refaire leur éducation. Ils ne sont pas passés maîtres en courtoisie. J'en sais quelque chose. Combien de fois ai-je pu m'en rendre compte et me sentir un peu plus fière de mes compatriotes sous ce rapport? Je parle d'une façon générale et je ne voudrais

pas que ces lignes fassent croire aux nôtres qu'ils n'ont plus rien à apprendre au chapitre de la courtoisie. Seulement, je ne suis certainement pas seule à avoir constaté le sans-gêne qui règne parmi la gent masculine américaine. Il nous suffit d'entrer dans une salle à manger quelconque, de voir de celles, par exemple, que l'on trouve à tous les dix pas en plein Times Square de la métropole américaine, pour voir quatre-vingt-dix pour cent, de ceux qui portent un chapeau, l'avoir sur la tête.

Qu'il s'agisse de cinéma, c'est encore plus révoltant. Il nous faut buter sur les pieds, les jambes d'un cinéphile trop bien assis et risquer d'y laisser quelque notre peau, si le film en vaut la peine, car ces nonchalants personnages, à défaut de politesse, ne voient pas même l'utilité toute simple de se lever afin de laisser un passage acceptable et de n'être pas eux-mêmes bousculés par les nouveaux venus.

Ces deux cas particuliers sont tirés au hasard de constatations personnelles et sont le fruit d'une expérience jamais faite ici avec le même résultat. Il y a des exceptions. Mais quiconque parle de façon générale ne déplore pas les mêmes abus dans notre métropole et, malgré la tendance portée vers l'américanisme.

Nous admirons les Américains pour leur sens des affaires, pour leur développement artistique, pour leurs qualités sportives et l'union qui les unit malgré l'élément cosmopolite. Ce sont des choses auxquelles nous devons nous initier afin de devenir un peuple vigoureux comme lui et uni malgré les divergences d'opinions et de moeurs qui résultent inévitablement des croyances diverses comme des racas dissemblables qui se étoient aux Etats-Unis.

Si Madame Katie Jensen et ses adeptes réalisent leur but sur le chapitre de la courtoisie, nous aurons tout à leur envier.

Dans le moment, ce dernier atout est le nôtre.

MICHELLE

MAI

Dans les prunelles et sur les bouches Le printemps met des couleurs claires. La foule même est une serre Où les fleurs et l'engrais se touchent.

Aux champs de course, les poulains D'un an hennissent dans leur stalle; En songe, le gagnant défile Sur l'herbe, alors qu'il n'a plus faim.

Avec un attirail changé Le sport dispute ses enjeux; Du forum a démenagé Au stade l'amateur de jeux.

Le zéphyr ouvre les fenêtres Au ciel venu sur les maisons. La terre ressent le frisson De l'être humain qui vient de naître.

Le Printemps sur la ville pose Campagne ta métamorphose!

Charles DOYON



Un fer à repasser sans corde! Non... ce n'est pas un fer radio... ni rien de semblable. C'est l'appui-fer qui se trouve chauffé, et la chaleur s'emmagasine dans le fer et y est distribuée par un minuscule commutateur. Si vous devez toujours, comme la petite dame de la vignette, vous battre avec la corde, c'est le fer qu'il vous faut.



Voilà un autre protecteur, très léger, pour le dos de vos robes, cette fois. Il est à l'épreuve de la transpiration; mais il est de tissu et non caoutchouc, de sorte qu'il n'est pas trop chaud. Il se vend avec les épingles qui le maintiennent en place.

Pour le cordon-bleu

Oeufs pochés beurre noisette

Dans une casserole moyenne, faites bouillir un litre d'eau, acidulé avec un peu de vinaigre et non salé. Cette dernière condition est importante car, dans l'eau salée, une partie du blanc ne se coagule pas, ne durcit pas.

Cassez un oeuf très frais et videz-en le contenu dans une tasse à thé. Approchez celle-ci de la surface du liquide qui bout lentement. Faites basculer la tasse. L'oeuf tombe dans le liquide bouillant et le blanc, enrobant le jaune, se coagule brusquement. Laissez bouillir une minute. Sortez l'oeuf à l'écumoire. Laissez-les égoutter. Posez-les sur un plat tiède. Faites immédiatement un second oeuf poché. Dans une grande casserole on arrive à en faire trois à la fois.

Arrosez les oeufs dans le plat avec du beurre chauffé à la poêle jusqu'à coloration noisette. Salez au sel fin. Servez immédiatement.

Variétés d'oeufs pochés

Vous pouvez présenter de nombreuses façons les oeufs pochés: à la sauce tomate, à la béchamelle, à la sauce Soufflé, aux oignons, à la sauce normande, très crémeuse à la sauce raifort (sauce normande additionnée de raifort râpé), au lard fondu, au bacon, sur toasts, sur fondue au gruyère, en cocotte avec jus de viande sur purée de champignons. Laissez courir votre imagination et vous trouverez cinquante autres formules.

Oeufs bûcheronne

Préparez des rondelles de pain grillé ou frit au beurre. Tapisez-en un plat

bien beurré. Sur chaque croûton, posez une tranche de jambon. Arrosez le tout avec des oeufs battus, salés et poivrés. Portez au four très chaud pour cinq à dix minutes.

Sortez du four avant cuisson complète. Portez le plat à table.

Oeufs au vin (en meurette)

2 gros oignons coupés en rondelles, gousses d'ail 3 verres de bon vin rouge, sel, poivre, un brin de persil.

Faites bouillir, puis laissez cuire en récipient couvert pendant environ vingt minutes. Retirez le persil

Pochez trois oeufs dans cette sauce.

Faites un roux blond avec un bon morceau de beurre et une cuillerée à café de farine. Mouillez avec une partie de la sauce, puis mélangez le tout.

D'autre part, préparez, sur un plat, 3 croûtons frites au beurre. Posez un oeuf sur chaque croûton et versez la sauce (en la passant si vous n'aimez pas les oignons).

Homard à l'américaine

Avec du veau

Prenez 750 grammes de tendron de veau, un 1/2 quart de beurre, 1 verre à madère de cognac, 1 verre de vin blanc, 1 gros oignon haché, 1 cuillerée à soupe d'huile, 2 gousses d'ail hachées, 2 cuillerées à soupe de purée de tomates. Faites fondre le beurre dans une cocotte en fonte. Y faire dorer les morceaux de veau coupés en forme de cube. Retirez-les, remplacez-les par l'oignon et l'ail. Afités-les dorer, ajoutez l'huile, remuez vivement, puis la purée de tomates. Remettez le veau. Faites-le sauter sur un feu vif. Versez dessus le cognac préalablement chauffé. Faites-le flamber, puis mouillez avec du vin blanc, salez, poivrez beaucoup. Laissez cuire doucement, une heure environ. Surveillez la cuisson et rajoutez un peu de vin blanc si le besoin s'en fait sentir. Au moment de servir, liez la sauce avec 2 cuillerées à soupe de crème. Dresses les morceaux de veau sur un plat. Servez-les recouverts de la sauce, saupoudrez de persil haché, le plat entouré de croûtons frites et rondelles de citron. Même préparation exactement pour le homard; en forts tronçons.

A NEW YORK OU MANGER? OU VIVRE? Les frères Canadiens trouveront à la Maison de Winter la meilleure cuisine française à des prix plus que raisonnables. Et, quelles chambres paisibles et reposantes dans le petit Hôtel de Famille attendant, le tout sous la direction personnelle de Madame A. De Winter CHAMBRES A LA SEMAINE ET AU MOIS Service français et parfait MAISON A. DE WINTER 36 West, 48ème rue Tél.: MEdallion 3-6681 EN FACE DE RADIO CITY

Quand vous êtes à TORONTO Descendez à l'HÔTEL ST. RÉGIS 392, rue SHERBOURNE RA. 4135



Ces nouveaux protecteurs pour les nippelles de vos robes ont des extrémités pointues, ce qui les fait tenir en place, et un peu de ruban supplémentaire, avec des épingles aux deux bouts



Très pratiques, ces petits sachets imprégnés de lotion, qui ne s'attachent pas et vous permettent de redonner à tout moment du jour une fraîcheur nouvelle à votre épiderme.

La première toilette de bébé

Le voici votre petit enfant. N'avez-vous soulevé, jeunes mamans, ceux qui l'ont aidé à faire son entrée dans le monde vont procéder à sa première toilette. Ils iront vite, ils agiront avec douceur. Rien de la rudesse de la claque initiale que, pour s'assurer de sa vitalité, en provoquant ses cris, lui administrera l'accoucheur avant de l'entourer d'un linge de laine chaud.

A ses yeux d'abord, l'ophtalmie purulente des nouveau-nés s'évitera en lui lavant immédiatement les yeux avec de l'eau bouillie et en faisant couler dans chacun d'eux quelques gouttes de jus de citron, mieux encore, de nitrate d'argent au centième.

Prenez l'enfant sur ses genoux, la garde l'entourer d'une serviette chaude et, muni de volumineux tampons d'ouate et hydrophile tremmés d'alcool à parties hydrophile trempés d'alcool à parties égales de glycérine, le débarrasse de l'entouillage sébacé qui recouvre sa peau, permettant ainsi à ses pores de fonctionner librement.

D'aucuns, jeunes mamans, estiment qu'il est plus doux d'ondrer le corps de vaseline stérilisée et assurent que le résultat est identique.

Laissez à ceux qui s'occupent de bébé l'emploi du produit qu'ils préfèrent, un point surtout importe: agir rapidement. Le petit être ne doit courir aucun danger de refroidissement.

Bien séché, douillettement enveloppé d'un peignoir préalablement chauffé, le nouveau-né va être usé. Aucun risque si la tare du pése-bébé a été faite, peignoir compris, à l'avance. L'intérêt de cette pesée est générale. Le père, les grands-parents en attendent le résultat avec anxiété: le poids est-il inférieur à 6 livres, l'enfant est jugé chétif. Dépasse-

l-il sept livres? On le déclare superbe. En réalité, tout nouveau-né pesant six livres est parfaitement normal.

Le faut-il immédiatement? Convient-il d'attendre la cicatrisation de son ombilic? Sur ce point, les médecins ne sont pas tous d'accord. Ici encore, la volonté de l'accoucheur prime celle des parents, lesquels, convenons-en, accouchée à part, sont, au cours de ce grand événement, seigneurs de bien médiocre importance et jugés parfois fort encombrants.

Qu'il soit immédiat ou différé, le premier bain demande à être à une température rigoureusement contrôlée à l'aide du thermomètre spécial 36 degré et demi à 37 sont la température voulue. Moins de 36, l'enfant s'enrhumerait; plus de 37, son épiderme pourrait être brûlé.

Ce premier bain est toujours émouvant, il faut, pour le bien donner adresse et habitude: introduire le tout petit doucement dans l'eau du bain; de la main gauche on soutient sa tête hors de l'eau, tandis que la main droite promène sur tout le corps de l'ouate imprégnée d'eau et de savon de Marseille; le cuir chevelu doit être également savonné et rincé. Trois minutes sont l'extrême limite de ces ablutions que suit un prompt essuyage dans le peignoir moelleux et chaud. Mais la toilette n'est point terminée, le visage reste. Pour le laver, de l'eau bouillie. Ne sont négligés ni les oreilles ni les yeux.

La plaie du cordon se recouvrira de gaze stérilisée imbibée d'eau bouillie que recouvrira de l'ouate hydrophile maintenue par une bande Velpeau.

Enfin le bébé va être habillé.

Au préalable, pour calmer les feux de cet épiderme si délicat, tout le corps sera poudré avec du talc pulvérisé adoucissant le contact des premiers vêtements qui recouvriront sa fragile nudité.



Il semble que l'ère du peigne et de la brosse soit condamnée à suivre le chemin pris par l'époque du cheval et du boghe... à présent qu'on donne à la brosse des lignes aéro-dynamiques et qu'on l'incorpore au peigne. C'est le dernier mot, pour remettre les vagues en place. Le tout est de grandeur à le mettre dans sa poche, et présenté avec un joli étui.



Tout comme deux téles valent mieux qu'une, deux seaux valent mieux qu'un. Burtout au moment du grand ménage, alors qu'il s'agit de nettoyer armoires et réduits. Ces seaux "siamois" contiennent l'un de l'eau savonneuse et l'autre de l'eau pour le rinçage, de sorte que vous n'aurez pas à faire d'arabâtes lorsque vous démolirez de l'eau fraîche.

Conseils pratiques

NETTOYEZ LES VIEUX LIVRES

Pour nettoyer les vieux livres poussiéreux, dont les reliures anciennes font si bien dans les bibliothèques, prendre sur un chiffon de la colle de pâte et frotter les reliures jusqu'à ce qu'elles apparaissent (cuir ou papier) dans leur couleur originale. Laisser sécher pendant une demi-heure et encaustiquer. Laisser sécher l'encaustique et frotter énergiquement avec un chiffon de laine pour faire briller.

MA CHAMBRE

Un petit lit très mignon Entre deux tables de nuit; C'est là que s'élève à lui Qui sera mon compagnon.

Deux belles grandes fenêtres Me permettent d'admirer Mon jardin ensoleillé Dans lequel j'aime à paraître.

Bureau moderne à l'oeil Familier; stagères Où s'éparpillent les feuilles De mon journal de passagers...

Tout cela m'est doux et cher; Même les murs peints en rose Qui élèvent tout air morose Et me font dire: "J'espère!"

J'ai passé de longs moments, Etendu sur mon canapé A regarder s'envoler Mes joyeux rêves d'enfant!

PAULE

Illustration of a soldier in uniform holding a rifle. Text: "La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé." SWEET CAPORAL CIGARETTES

L'ABSURDITÉ DE "L'ACHAT CHEZ NOUS"

Parmi les auteurs du mouvement, les uns manquent de sincérité, les autres, de connaissance des réalités économiques.

A prix égal, à qualité égale et à conditions égales, j'achèterai de préférence chez le marchand que je connais le mieux, c'est-à-dire, chez un compatriote. C'est là une des lois de la nature. Le sens familial nous y porte.

Mais de là à conclure qu'il faille ériger en dogme l'achat chez nous, c'est-à-dire, chez des Canadiens-français à l'exclusion des autres, il y a loin. Ce serait un principe bien dangereux que de croire que le salut d'un peuple réside dans ces étroites "opérations de comptoir", pour emprunter une expression de M. l'abbé Grault.

Parmi ceux qui prêchent et financent cette croisade, il y a un nombre d'intéressés, qui achètent eux-mêmes des étrangers, voire même des Juifs — contre lesquels ils crient bien haut — et qui revendent à leurs "nationaux" au nom du patriotisme. Si vous vous donnez la peine de faire l'inventaire de ce que vous vendent certains apôtres de l'achat chez nous, vous serez étonnés de tout ce qui vient de l'Angleterre, des Etats-Unis, de l'Ontario et d'ailleurs. Ces gens-là manquent de sincérité. Ils savent qu'ils devront acheter de l'étranger aussi longtemps que les nôtres n'auront pas eu, par leur compétence, leur initiative et leur esprit de conquête, créer et multiplier les industries et fabriques nécessaires.

L'acheteur ordinaire — qui forme la masse — ne se laisse pas prendre si facilement à la pratique du chauvinisme commercial. Il achète ce qu'il lui faut à l'endroit où ça fait mieux son affaire à lui. Les achats par patriotisme n'ont jamais existé nulle part sur une grande échelle, croyons-nous. Ils n'existeront jamais, parce que celui qui doit payer et qui sait ce que vaut son argent pense d'abord à la transaction qui sert le mieux ses intérêts. Veut-on un exemple. Supposons qu'un Canadien français veuille acheter une maison. Il doit tenir compte de site, de la qualité de l'immeuble, des prix et des conditions de paiement. Il se trouve, supposons, entre deux vendeurs, l'un Anglo-Canadien, l'autre, Canadien-français. Celui-ci réunit trois des conditions exigées; l'autre réunit les quatre. Inévitablement, c'est l'Anglo-Canadien qui l'emporte. Pourquoi? Parce qu'il est le seul à satisfaire l'acheteur. Ici, l'achat chez nous est donc impraticable. Or, nous pourrions citer mille cas du genre.

On en conclut que le commerçant a pour devoir premier de donner satisfaction à sa clientèle. Si, par la publicité, le bon goût, la qualité, les prix et autres éléments de succès, il se montre supérieur à ses concurrents, il l'emportera sûrement. C'est même là le meilleur "nationalisme" commercial qui se puisse faire. Nous n'en admettons pas d'autre. Quant à moi, je refuse à dépenser mon argent par patriotisme; je le dépense pour que ça fasse mon affaire. Je parie que 999 pour mille de mes compatriotes pensent exactement comme moi là-dessus.

Au point de vue économique, le principe de l'achat chez nous est une hérésie. Si on l'admet, on concède en même temps que des Canadiens d'une autre langue et d'une autre religion ne doivent jamais acheter chez des Canadiens français; on concède qu'une province voisine ne doit pas acheter dans la nôtre; on admet qu'un pays ne doit pas acheter chez son voisin. On nie le bien fondé de cette coutume universelle que le commerce est un échange constant entre individus, entre collectivités, entre villages, entre villes, entre provinces, entre pays. De tout temps, l'échange des produits a été à base internationale, et c'est là un des plus grands facteurs du progrès humain. Il est reconnu dans le monde entier, aujourd'hui, que le protectionnisme outré, sorte d'achat chez nous dans un domaine plus vaste, a profondément troublé l'économie des pays qui s'y sont adonnés, car le protectionnisme n'a pas tenu compte de la loi des compensations.

Incidentement, je note que cet esprit protectionniste a prévalu non seulement à la frontière, mais au sein d'une même province, d'une même ville. C'est lui qui a voulu ériger des barrières contre ce qu'on appelle les "magasins à chaîne" et qui a fait imposer à ceux-ci des taxes vraiment

arbitraires et injustes. On a voulu, dit-on, protéger le petit épiciers du coin. On ne s'est pas aperçu que les "magasins à chaîne" étaient légitimes en eux-mêmes, qu'ils constituaient un progrès par la consécration de la coopérative d'achat et qu'il n'en tient désormais qu'aux concurrents de cette organisation de se donner la main à leur tour et de coopérer. On n'a pas le droit d'empêcher un progrès réel par des mesures prohibitives: en l'occurrence, on commet une injustice envers le consommateur.

Et puis, se rend-on compte qu'il est difficile de distinguer réellement entre un commerce de "chez-nous" et un autre? Demandons-nous d'abord combien de gens de chez nous vivent du commerce que l'on combat, combien d'employés "nationaux" sont ainsi atteints, combien même de petites industries de "chez nous" reçoivent tout de prétendues étrangers.

Aberhart dominera-t-il tout l'Ouest?

Il se présenterait dans la Saskatchewan et tenterait d'unifier tout l'Ouest sous le Crédit Social

On nous apprend que la situation politique des trois provinces de l'Ouest présente des difficultés sérieuses. Le visionnaire Aberhart, ayant réussi à faire triompher son point de vue dans l'Alberta, songerait à étendre son action et ses thèses dans les provinces voisines.

Quand viendront les élections de la Saskatchewan, au cours de l'été, Aberhart démissionnerait de son siège albertain et se présenterait dans la Saskatchewan comme aspirant premier ministre.

Si le chef créditiste a raison de croire que les chances sont de son côté, il n'hésitera pas à faire ce mouvement audacieux. La fortune pourrait bien lui sourire, à cette époque où l'on est à la recherche de formules nouvelles et où les utopies ont le haut du

Enfin, nous répétons pour la centième fois que nous voulons former, sur cette terre canadienne, un pays uni, grand et prospère. Canadien de langue française, je compte pour mes compatriotes, pour mes frères d'une patrie commune, non seulement ceux qui parlent ma langue et ont mes croyances, mais aussi tous ceux qui, par la naissance ou par l'adoption, ont tous nos droits de citoyenneté et contribueront comme tous les autres à édifier la nation. Depuis cinquante ans et plus, l'Amérique du Nord a été le paradis des hommes d'esprit large et pacifique, qui ont cru que les misérables chicanes raciales n'existeraient plus jamais sur une terre neuve, purifiée de tous les venins de la discorde, de la haine et du préjugé. On a cru édifier, ici, une humanité exempte de ces misères. Pourquoi faut-il que des réactionnaires, fauteurs de division, empêchent délibérément cette merveilleuse union des volontés et des cœurs? Pourquoi faut-il que l'on cherche encore à nous forger des chaînes dont nous nous croyions délivrés? Pourquoi faut-il que l'on nous prépare, ici, de nouveaux nids de guerre, comme on en trouve dans les Balkans et la Tchécoslovaquie?

Paul RIVERIN

Sur le front paroissial

Je ne parlerai pas du Lycée



Non, je ne vous en parlerai pas; j'en ai dit trop la semaine dernière. On me l'a reproché.

Je vous parlerai tout simplement d'aujourd'hui.

Sur le front paroissial, je me suis rendu à la ville: ma vieille marraine était morte.

Je me suis rendu au salon mortuaire le matin des funérailles et je suis allé voir une dernière fois (je ne me suis pas agenouillé parce que ce qu'elle avait de plus beau: l'esprit, l'intelligence, était disparu). On ferma la bière et on la porta dans le convoi qui la conduisit à l'église.

Sur le parcours, un inconnu qui marchait avec moi me dit: "Connaissez-vous bien Monsieur Belhumeur?"

— Quel M. Belhumeur? fu-je.

— Celui qui est dans le chariot en avant.

— Vous faites erreur, mon ami, vous suivez ici le corps de Mme Letendre. En somme, ce qui reste de ma marraine et de la femme de mon oncle.

Le pauvre se mit à sourire et se voyait pas trop s'il devait laisser le cortège ou continuer. Finalement il laissa.

Deux corps partirent en même temps du salon mortuaire et il s'était trompé de défilé.

Je me suis contenté de rire dans ma barbe, que je venais de faire...

Un peu plus loin, j'entendis cette phrase qu'un autre "suiveur" disait à son compagnon: "Tu sais le Bonhomme Belhumeur, qui est dans le chariot en avant, il a bien ses 86 ans!"

Finalement je ne pus faire autrement que de sourire plus largement et c'est ce qui a fait dire à un de vos collaborateurs que j'étais irrespectueux.

J'aurais bien voulu que la même aventure se produisît devant lui pour voir ce qu'il aurait fait.

Micro Scome, à qui je racontais cette farce authentique, ajouta que le comble aurait été que ce fût moi qui me fût trompé et qui eût suivi le corps du Bonhomme Belhumeur et que, un à un,

Ce qui attirait le plus mon esprit c'est l'attention scrupuleuse et quasi religieuse (ce n'est pas peu dire) avec laquelle vous écoutez tous M. Jean-Charles Harvey. Vous semblez reconnaître en lui un chef, non pas de demain, mais d'aujourd'hui. Il sait dire en peu de mots ce que des saint-jeanbaptistards ne disent pas en vingt-deux discours et de ses lèvres tombe des mots doux à l'égard de ses adversaires (de ceux qui se disent ses adversaires, car il aime tout le monde); jamais un mot plus haut que l'autre, toujours à sa place, respectueux avec les dames et poli avec les hommes. Il est au bout de la table comme le chef de famille, le bon papa qui donne des sages conseils et dirige son journal. Je me demande si tous les autres font ainsi avec leurs employés. Avec lui, point de classe; les déclassés sont classés.

Ces dames dans nos tavernes

Je veux aujourd'hui tout simplement vous faire rire. Je ne le fais jamais. Vous connaissez la raison pour laquelle

M. le Directeur, Les journaux annonçaient, il y a déjà quelque temps, que les femmes ne seraient plus admises dans les tavernes de Montréal.

J'ai pu, depuis dix ans que je demeure dans la Métropole, constater une baisse graduelle dans l'attrait qu'elle exerce sur les touristes. En même temps disparaissait totalement la confiance de la population dans la compétence et même l'utilité de ses gouvernants, et municipaux et provinciaux. Ce développement relatif aux tavernes ne me surprit donc pas.

Mais on peut se demander: quand nous fichera-t-on la paix avec toutes ces restrictions et ces prohibitions, pourquoi cette nouvelle atteinte à notre liberté de mouvement? Crott-on que, purgées de femmes, les tavernes deviendraient plus salubres? C'est plutôt le contraire qui arrivera. Dès qu'on refusera aux dames l'accès des tavernes qui cultivent la clientèle féminine respectable, le dévergondage et l'intempérance apparaîtront dans ces endroits. Cette mesure ne peut non plus être attribuée à un désir de protéger la morale des femmes, car alors les autorités, soucieuses d'enrayer les ravages de l'alcool chez ces dernières, leur feraient également les portes des autres buvettes, celles des hôtels, par exemple. Se trouve-t-il une raison valable pour laquelle les femmes de la province de Québec ne devraient pas avoir, quand il s'agit de se désaltérer, autant de latitude que leurs sœurs des Etats-Unis et même des contrées dites arriérées de la vieille Europe? Il y a là une énigme dont je n'ai jamais pu trouver le mot — existe-t-il?

Autre aspect de la question que nous gouvernants ne devrions pas négliger: le nouveau règlement accentue les différences sociales. Je reviens encore aux buvettes d'hôtels — appelées clubs par souci d'exclusivité — où l'on sert non seulement de la bière mais des boissons fortes, tous les jours de la semaine (jusqu'après minuit) et compris le dimanche, aux gens fortunés; pendant que la masse des citoyens, incapable de payer le tarif de prix et de pourboires en vigueur dans ces repaires des privilèges sociaux, en est forcément exclu.

Pourquoi, demande le citoyen moyen, tolère-t-on une situation aussi paradoxale dans un pays qui se targue de démocratie et d'attachement à la liberté? Et pourquoi, dites-le moi de grâce, l'épouse de ce type prospère (un politicien sans doute) qui descend justement d'un taxi à-elle le droit d'accompagner son époux dans ce bar d'hôtel, alors que ma femme qui est avec moi ce soir — c'est samedi — devra m'attendre debout sur le trottoir si j'entre dans la taverne d'en face prendre un inoffensif verre de bière? Pourquoi, en outre, ma femme n'aurait-elle pas le droit d'aller boire un verre de bière toute seule, si elle en éprouve la fantaisie?

Dire que c'est pour sauver la liberté que nous fimes le coup de feu de 1914 à 1918...

LES MOTS CROISÉS DU JOUR

par TITTLIT

| | | | | | | | | | | | | | | |
|----|---|---|---|---|---|---|---|---|----|----|----|----|----|----|
| 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | 9 | 10 | 11 | 12 | 13 | 14 | 15 |
| 1 | | | | | | | | | | | | | | |
| 2 | | | | | | | | | | | | | | |
| 3 | | | | | | | | | | | | | | |
| 4 | | | | | | | | | | | | | | |
| 5 | | | | | | | | | | | | | | |
| 6 | | | | | | | | | | | | | | |
| 7 | | | | | | | | | | | | | | |
| 8 | | | | | | | | | | | | | | |
| 9 | | | | | | | | | | | | | | |
| 10 | | | | | | | | | | | | | | |
| 11 | | | | | | | | | | | | | | |
| 12 | | | | | | | | | | | | | | |
| 13 | | | | | | | | | | | | | | |
| 14 | | | | | | | | | | | | | | |
| 15 | | | | | | | | | | | | | | |

HORIZONTALEMENT

- Un monsieur que les malades font vivre et qui ne fait pas toujours vivre les malades. — Lit de repos des affaires urgentes.
- Chemin bordé de maisons. — Erudit italien appelé "Arétin". — Distinct différent.
- Tires à tel. — Faire des vibrations.
- 2-1416. — Conjonction négative. — Historien économiste et philosophe anglais — Adj. possessif.
- Article espagnol. — Roses qui parfument deux "s". — Idem (abrégé).
- Réunion d'animaux dans un même repaire. — Représentation d'une chose dans l'esprit. — Librement.
- Fabriquer dans une usine. — Boudha en Chine. — Fête où l'on invite des personnes du monde.
- Fait quelque chose. — Famille ayant l'esprit de suite.
- Ancien bouclier. — Durillon sur les doigts du pied. — Dont la personne et les biens dépendent d'un maître.
- Matière dont la fermeté nous induit en faiblesse. — Qui mangent beaucoup (fig.). — Ile de l'Atlantique.
- Chemin de halage. — Ouvrir ses huits. — Article espagnol.
- Allez, en latin. — Souffort. — Le conjugal.
- Sans inégalité. — Réveille-matin.
- Pour suite, extrême. — Montagne de l'ancienne Grèce (Thessalie). — Fruit rouge de l'ailaïre.
- Conjonction copulative. — Groupe de musiciens qui se laissent conduire à coups de bâton. — En les.

VERTICALEMENT

- De l'idéal au bout d'un bâton. — Invisibilité de Madame la Lune ou de la Lune de Madame.
- Instrument de travail. — Petit 800.
- Note de la gamme.
- Adj. démonstratif. — Unité dans une même ligne. — Possédive.
- Qui n'a pas de fin. — Idem (abrégé). — "Nouveau".
- La plus belle rime à subtilité. — Couche de plâtre non lisse sur un mur.
- Bison d'Europe. — Veste sans d'eau salée. — Synbole chimique du sodium. — Dialecte provençal.
- Petits russes. — Préfixe privatif et négatif. — Le rive du boscu. — Exclamation d'admiration, de surprise.
- Pronom personnel (le pers.). — Lépreux qui attaque les animaux. — Joie, belle humeur. — Règles réglées. — quées en famille. — Du verbe "rire".
- Événement fortuit.
- Pronom personnel. — Dieu de la mythologie grecque.
- Les passe-temps de la mort. — Pronom personnel (le vierge de Suisse).
- D'un goût acide, astringent. — Très dévot. — Carabine à pompe.
- En outre, de plus. — Gros de seau polypède. — Terme singulier de "RAIS".
- Train, manière d'aller. — La voie du sang. — Affaible. — Épis.
- Ile de l'Atlantique. — Épis. — Sophie et théologien. — Famille d'animaux réunissant tous les caractéristiques du genre chat.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez faire le service de votre journal à

M.....

.....

(écrire bien lisiblement)

pour une période de 1 an — 6 mois (biffer l'indication inutile)

à partir de

Ci-joint le montant de dollars (\$.....) (Payer par chèque ou mandat-poste)

(Signé)

| Tarif d'abonnement au JOUR | |
|----------------------------|-----------------------|
| 1 | 6 |
| an mois | |
| Canada | } . . . \$2.50 \$1.50 |
| Royaume-Uni | |
| Montréal | 3.00 2.00 |
| Autres pays | 3.00 2.00 |

N. B. — Les paiements doivent être faits par mandat-poste ou chèque affranchi payable au pair à Montréal. L'abonné ne recevra de reçu que sur demande expresse.

SOLUTION DU PROBLEME NO 38

paru dans Le Jour du 21 mai mai 1938

| | | | | | | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| C | O | N | T | R | I | B | U | A | B | L | E | D | A |
| R | U | E | E | D | O | N | A | A | R | G | A | U | |
| E | R | E | M | I | L | I | L | O | C | T | | | |
| A | S | N | U | E | S | A | M | B | A | T | O | | |
| N | O | L | I | S | T | A | F | F | E | U | Y | | |
| C | N | I | D | E | B | A | R | R | E | L | E | | |
| I | M | R | A | L | I | E | D | S | O | N | | | |
| E | A | B | U | S | E | S | E | T | A | G | E | | |
| R | I | A | B | E | E | S | A | R | R | A | R | E | |
| C | A | N | O | P | R | E | S | S | E | A | | | |
| B | A | N | Q | U | E | A | A | P | A | P | A | | |
| I | R | U | R | R | A | C | A | C | A | H | E | | |
| B | I | E | S | P | A | R | D | O | N | N | E | R | |
| L | E | S | T | E | U | R | M | O | U | U | R | E | |
| E | N | S | E | X | E | P | O | I | R | E | | | |